

**Le voyage de l'individu**  
**Liberté et libération de la femme selon George Sand**

**Miriam Marita Bjørnholt**  
**VÅR 2009**

**MASTEROPPGAVE I FRANSKSPRÅKLIG LITTERATUR**  
**FRA4390**  
**ILOS**

**UNIVERSITETET I OSLO**

**Le voyage de l'individu**  
**Liberté et libération de la femme selon George Sand**

**Miriam Marita Bjørnholt**

**VÅR 2009**  
**ILOS**

**Directrice de mémoire : Karin Gundersen**

## Table des matières

<b>Remerciements.....</b>	<b>3</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>4</b>
<b>Chapitre I.....</b>	<b>6</b>
<i>Aurore Dupin/Dudevant/George Sand – une métamorphose.....</i>	<i>6</i>
<b>Chapitre II .....</b>	<b>13</b>
<i>Bilan historique –l’histoire et le mythe de la femme .....</i>	<i>13</i>
<b>Chapitre III .....</b>	<b>18</b>
<i>La femme, l’éducation et la pensée de Rousseau selon George Sand.....</i>	<i>18</i>
<b>Chapitre IV.....</b>	<b>42</b>
<i>Pauline ou le destin féminin .....</i>	<i>42</i>
<b>Chapitre V .....</b>	<b>50</b>
<i>Indiana - une discussion autour du roman.....</i>	<i>50</i>
<b>Chapitre VI.....</b>	<b>62</b>
<i>Femme esclave versus l’individu libre dans Indiana.....</i>	<i>62</i>
<b>Conclusion .....</b>	<b>81</b>
<i>Le voyage de l’individu.....</i>	<i>81</i>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>83</b>

## Remerciements

Tout d'abord, j'aimerais présenter mes plus vifs remerciements à celle qui m'a guidée, conseillée et dirigée pour la réalisation de mon mémoire, ma Directrice de mémoire Karin Gundersen.

Puis, il me reste à exprimer ma gratitude à ma famille, mes amis, et tout particulièrement à ma fille Maria et à Isaac pour leur patience et leur soutien.

Merci à tous.

Oslo, le 10 mai 2009

Miriam Marita Bjørnholt

# Introduction

« Il y a encore un genre de travail personnel qui a été rarement accompli, et qui, selon moi, a une utilité tout aussi grande, c'est celui qui consiste à raconter la vie intérieure, la vie de l'âme, c'est à dire l'histoire de son propre esprit et de son propre cœur en vue d'un enseignement fraternel. Ces impressions personnelles, ces voyages ou ces essais de voyage dans le monde abstrait de l'intelligence ou du sentiment, racontés par un esprit sincère et sérieux, peuvent être un stimulant, un encouragement, et même un conseil et un guide pour les autres esprits engagés dans le labyrinthe de la vie. »<sup>1</sup>

À ma première lecture de George Sand, j'ai éprouvé de la curiosité et du respect pour cette femme pleine de vivacité. Cela a eu lieu quand je faisais des études en France. Là, j'ai suivi un cours de littérature enfantine, où les *Contes d'une Grand-mère* étaient au programme. Même si ce livre est destiné aux enfants, il s'adresse aussi aux adultes. Ainsi, j'ai eu la chance de me plonger dans l'univers merveilleux de l'auteur à qui ce mémoire va être consacré.

J'ai d'abord eu envie d'écrire sur plusieurs auteurs féminins en utilisant George Sand comme point de départ. Cela a été ma première intention, mais après avoir bien étudié l'autobiographie de cet auteur, je me suis ravisée.

Son amour de la vie dans une période où les femmes ne sont pas censées vivre à leur guise, m'a beaucoup impressionnée. Au lieu d'écrire un mémoire sur plusieurs auteurs féminins, je vais donc me concentrer uniquement sur elle.

On a déjà écrit en abondance sur George Sand. Il y a eu des périodes où, pour des raisons diverses, elle est presque tombée dans l'oubli. Mais heureusement, elle a toujours été redécouverte et on lui a rendu l'hommage qu'elle mérite.

Son œuvre s'étend sur un grand espace thématique. George Sand y aborde plusieurs sujets et décrit son époque tout en créant avec ses romans son propre

---

<sup>1</sup> George Sand, *Histoire de ma vie*, Paris, Librairie Générale Française, Le livre de poche, 2004 [1854-1855], p. 63

univers. *Histoire de ma vie*, son autobiographie, aborde en partie les mêmes thèmes, et je m'appuierai sur ce texte essentiel au besoin.

Je me concentrerai sur l'aspect féminin dans une partie de l'œuvre de George Sand. J'ai l'intention de montrer à la fois son personnage à travers ses écrits et de rendre compte de ses idées en ce qui concerne la condition de la femme, sa liberté et sa libération.

Dans quelle mesure ces idées sont-elles claires, précises et repérables, que ce soit dans les romans ou dans l'autobiographie de George Sand ?

J'ai choisi de traiter ce sujet de façon historique et thématique. Pour commencer, je présente le personnage de George Sand en m'appuyant sur son autobiographie pour rendre compte de sa vie selon ce qu'elle écrit elle-même.

Ensuite, je vais situer mon sujet dans un contexte historique avant d'aborder la thématique qui m'intéresse. Dans *Histoire de ma vie*, George Sand parle beaucoup de Rousseau, et il va falloir analyser certaines des idées de ce dernier. Ensuite, je ferai une analyse de deux romans de George Sand : *Pauline* et *Indiana*. Avec ces romans, je chercherai à montrer la condition de la femme tout en repérant la présence ou l'absence de l'auteur dans ses romans. J'ai découvert *Pauline* par hasard la dernière fois que j'étais en France. Ce petit roman n'est pas si connu qu'*Indiana*, mais quant à mon sujet, il est aussi important. L'analyse de *Pauline* va introduire la thématique autour de la femme. Quand je commence mon analyse du roman le plus connu de George Sand, à savoir *Indiana*, il va falloir évoquer la discussion autour de ce roman pour mieux connaître l'intention de l'auteur. Avec l'analyse de ce dernier roman, j'ai l'intention de montrer comment la thématique dont j'ai déjà parlé se manifeste à travers ses personnages.

# Chapitre I

## ***Aurore Dupin/Dudevant/George Sand – une métamorphose***

« Je vins au monde fille légitime, ce qui aurait fort bien pu ne pas arriver si mon père n'avait pas résolument marché sur les préjugés de sa famille, et cela fut un bonheur aussi, car sans cela ma grand-mère ne se fût peut-être pas occupée de moi avec autant d'amour qu'elle le fit plus tard, et j'eusse été privée d'un petit fonds d'idées et de connaissances qui a fait ma consolation dans les ennuis de ma vie. »<sup>2</sup>

Sans le consentement de sa mère, Maurice Dupin épouse en 1804 Sophie-Victoire-Antoinette Delaborde. Cette même année, son épouse donnera naissance à une petite fille, qui par son nom de baptême s'appellera Amadine-Aurore-Lucile Dupin. Elle est née le 1<sup>er</sup> juillet 1804. Entre la grand-mère paternelle et la mère d'Aurore, il y a un conflit qui va durer jusqu'à la mort de cette première. Les raisons d'un tel conflit viennent du fait que la mère de Maurice n'arrive ni à accepter les origines de sa belle fille, qui sont plus modestes que les siennes<sup>3</sup>, ni à comprendre que son fils puisse aimer une autre femme que sa mère.

« Mais qu'on me laisse faire ici un aperçu de roman. Je suppose que Maurice se promenât dans le cloître, tout transi et battant la semelle contre le mur en attendant l'heure d'embrasser sa mère ; je suppose aussi que Victoire errât dans le cloître et remarquât ce bel enfant ; elle qui avait déjà dix-neuf ans, elle eût dit, si on lui eût appris que c'était là le petit-fils du maréchal de Saxe : « Il est joli garçon ; quant au maréchal du Saxe, je ne le connais pas. » Et je suppose encore qu'on eût dit à Maurice : « Vois cette pauvre jolie fille, qui n'a jamais entendu parler de ton aïeul, et dont le père vendait des oisillons en cage, c'est ta future femme... » Je ne

---

<sup>2</sup> *Histoire de ma vie*, p. 124

<sup>3</sup> Dans la généalogie de la grand-mère paternelle d'Aurore, il y a une branche royale grâce au mariage entre son grand-père Frédéric-Auguste, roi de Pologne et Aurore de Koeuningsmark. Le père de la grand-mère d'Aurore est le maréchal du Saxe. Les origines de sa belle-fille sont beaucoup plus modestes que les siennes parce que celle-ci provient d'une famille où le père était oiselier et la mère comédienne.

sais ce qu'il eût répondu alors, mais voilà le roman engagé. »<sup>4</sup>

Dès le début, la grand-mère éprouve de la méfiance à l'égard de sa belle-fille. Comme la belle-fille rêve d'être comédienne telle que l'était sa mère, elle mène une vie sans morale selon le goût de la grand-mère d'Aurore. Ce conflit-ci, fondé à la fois sur le snobisme et sur la jalousie, aboutira plus tard à une rupture entre ces deux femmes ayant toutes les deux un caractère fort. La petite Aurore se trouve donc au milieu d'un conflit d'adultes, un conflit entre deux femmes jouant, chacune à sa manière, le rôle le plus important dans la vie d'Aurore.

Les premières années, Aurore vit à Paris auprès de sa mère et de sa sœur Caroline<sup>5</sup>. Pour des raisons militaires, son père est souvent absent, mais le temps en famille est pour lui le plus heureux. Malgré les revenus modestes de la famille, cette période reste pour Aurore un souvenir plein de bonheur. Elle se sent toujours aimée et, dans son monde d'enfant, elle ne s'aperçoit guère de la modestie de cette vie. Quelques années plus tard, la mère d'Aurore décide d'aller rejoindre son mari, qui pour le moment se trouve en Espagne. Ayant une nature jalouse, elle préfère être plus près de son mari. La petite Aurore doit accompagner sa mère en ce voyage vers l'Espagne en guerre. Elles traversent le pays pendant que les Madrilènes se soulèvent contre l'occupation française commandée par Napoléon.<sup>6</sup> À Madrid, Aurore s'habitue de plus en plus à la solitude. Elle est privée de la compagnie des enfants de son âge et elle se trouve très souvent seule dans l'appartement où elle vit avec sa mère.

« Je connus donc pour la première fois le plaisir, étrange pour un enfant, mais vivement senti par moi, de me trouver seule, et, loin d'en être contrariée ou effrayée, j'avais comme du regret en voyant revenir la voiture de ma mère. »<sup>7</sup>

L'imagination d'Aurore l'accompagnera depuis cette époque comme une amie fidèle tout au long de sa vie. Elle prend l'habitude de construire un monde imaginaire, un monde dans lequel elle s'amuse sans que personne ne la dérange. Comme la mère

---

<sup>4</sup> *Histoire de ma vie*, p. 87

<sup>5</sup> Caroline est la sœur aînée d'Aurore issue d'une liaison illégitime avant le mariage avec le père d'Aurore.

<sup>6</sup> Il s'agit de l'événement du 2 mai 1808.

<sup>7</sup> *Histoire de ma vie*, p. 162



d'Aurore était enceinte avant le départ pour l'Espagne, l'heure de l'accouchement s'approche. Aurore aura bientôt un petit frère. Malheureusement, cet enfant-ci ne va pas atteindre l'âge de son premier anniversaire. Etant à la fois aveugle de naissance et d'une mauvaise santé, le petit garçon va mourir de la gale et de la fièvre attrapées pendant le voyage de retour.

Deux semaines après l'accouchement à Madrid, la famille se met en route pour la France à travers l'Espagne en feu. Après ce voyage fatigant, ils arrivent chez la grand-mère d'Aurore à Nohant, tous épuisés et dans la fièvre sauf le père. C'est la première fois qu'Aurore rend visite à la maison d'enfance de son père, et la deuxième fois qu'elle rencontre sa grand-mère. Bien que ce soit la deuxième fois, c'est cette rencontre-ci qui va donner à Aurore la première impression de sa grand-mère. Elle se souvient d'elle comme d'un être tout à fait différent de ceux qu'elle avait rencontré jusqu'à ce jour-là. Voilà une description de la grand-mère vue par les yeux d'Aurore à l'âge de quatre ans :

« Elle me parut très grande, quoiqu'elle n'eut que cinq pied, et sa figure blanche et rosée, son air imposant, son invariable costume composé d'une robe de soie brune à taille longue et à manches plates, qu'elle n'avait pas voulu modifier selon les exigences de la mode de l'Empire, sa perruque blonde et crêpée en touffe sur le front, son petit bonnet rond avec une cocarde de dentelle au milieu, firent d'elle pour moi un être à part et qui ressemblait en rien à ce que j'avais vu. »<sup>8</sup>

Cette fois-ci, Aurore va rester très longtemps auprès de sa grand-mère. Elle va la connaître de mieux en mieux. Comme le nouveau-né, Louis, demeure dans un état faible, c'est la grand-mère qui s'occupe d'Aurore pendant que sa mère continue à soigner le petit. La mère étant incapable de le sauver, l'enfant mourra peu de temps après l'arrivée à Nohant. Les parents d'Aurore tombent dans une tristesse déplorable. Le petit garçon, couvert de feuilles de roses, est enseveli au pied d'un vieux poirier dans un coin du jardin. La mère d'Aurore y créera un tout petit jardin qui sera à la fois un lieu sacré et un lieu de récréation pour la mère et sa famille. Aurore perd donc son petit frère avant qu'elle ait eu l'occasion de le connaître, mais à peine

---

<sup>8</sup> *Histoire de ma vie*, p. 173

arrivée à Nohant, elle fera connaissance de Hippolyte<sup>9</sup>, ce garçon timide dont le père est le même que le sien. Sans le savoir, elle a un frère vivant sous le même toit qu'elle. Comme elle a sa sœur Caroline à Paris et ce frère à Nohant, elle n'est pas toute seule au monde, bien qu'elle cherche souvent la solitude pour qu'elle puisse se plonger dans des rêveries profondes.

Malheureusement, la perte d'un fils et d'un frère va être suivie d'un autre événement qui bouleversera la vie de la petite famille. Huit jours après la mort du petit frère d'Aurore, le père est tué dans un accident de cheval. La mort de son père est sa première véritable expérience de la mort. Toute la maison se trouve désormais en deuil. Même si Aurore comprend que son père soit mort, elle voit cette mort à travers les yeux d'un enfant. Elle saisit le sens de ce mot effrayant, mais elle ne comprend pas que la mort signifie quelque chose d'éternel. Elle reprend peu à peu ses jeux et sa gaieté avec l'insouciance de son âge, mais ayant dès la naissance l'âme sensible, elle développe une mélancolie qui l'accompagne depuis la mort de son père.

Après la mort subite de Maurice, la grand-mère se fait du souci pour sa petite-fille. Comme elle la voit très souvent plongée dans des rêveries profondes, toute seule, la grand-mère craint que sa petite-fille aille tomber malade. À son avis, il faut la distraire malgré elle. Entre la grand-mère et la mère d'Aurore, il y a une discussion si Aurore va rester à Nohant ou si elle va retourner à Paris avec sa mère. La grand-mère s'attache de plus en plus à sa petite-fille. Elle voit dans ses traits beaucoup de ressemblances avec ceux de son père. Pour cette raison, elle souhaite qu'Aurore reste auprès d'elle pour qu'elle puisse à la fois se charger de son éducation et être tout près de la fille de son fils défunt. La mère d'Aurore hésite entre ce qu'elle souhaite elle-même et ce qu'elle croit être le mieux pour sa fille<sup>10</sup>. Comme sa fille aînée se trouve déjà à Paris, il faut qu'elle tombe d'accord avec la grand-mère d'Aurore. Après avoir bien réfléchi et d'autant plus discuté, ces deux femmes se mettent d'accord sur le sort d'Aurore. La petite fille va passer l'enfance chez sa grand-mère et recevoir son éducation par l'enseignement que lui donnera soit la grand-mère soit le précepteur Deschartres<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> Hippolyte est le frère aîné d'Aurore issu d'une liaison illégitime avant le mariage avec la mère d'Aurore.

<sup>10</sup> C'est la première expérience que notre auteur se fait de l'importance de l'indépendance économique.

<sup>11</sup> Deschartres vit à Nohant. Il a également été le précepteur du père d'Aurore. Il va être le précepteur d'Aurore jusqu'à la mort de la grand-mère.

Grâce à l'enfance à Nohant, heureuse et parfois très libre, la nature et le savoir-vivre de la grand-mère jouent un rôle important tout au long de la vie d'Aurore. C'est dans la nature qu'elle trouve du merveilleux, ce merveilleux qu'elle emportera plus tard dans ses futurs romans. Hormis les trois années qu'elle passe au couvent des Anglaises, elle vit donc son enfance à Nohant, ce paradis qui demeure pour elle le lieu le plus apprécié. Elle reste auprès de sa grand-mère jusqu'au jour où celle-ci s'éteint. Après la mort de sa grand-mère chérie, elle quitte Nohant pour aller vivre avec sa mère à Paris. Quelques années plus tard, entre autres pour fuir la tutelle de sa mère<sup>12</sup>, elle se marie avec Casimir Dudevant. Elle s'appellera désormais Aurore Dupin Dudevant. Les époux s'installent à Nohant. Au début, ils s'entendent bien, mais Aurore, étant une femme d'intelligence vive, s'aperçoit de plus en plus de leur différence de goût, soit qu'il s'agisse de la musique ou de la littérature. Pour Aurore, cette vie dans la monotonie du mariage l'ennuie de plus en plus. Elle cherche à se distraire ailleurs pour ne pas perdre son âme d'artiste. Après avoir mené une vie fatigante, jouant à la fois le rôle de mère, de femme et de maîtresse, elle quitte son mari et, également pour une période brève, ses deux enfants pour aller s'installer à Paris. Au début, Aurore passe chaque année trois mois sur six à Paris avec le consentement de son mari<sup>13</sup>. Comme elle aime ardemment ses enfants, c'est une décision qui lui donne beaucoup de chagrin, mais pour vivre une vie d'artiste, c'est pour elle la bonne décision. Plus tard, la divorce ayant été interdite par la loi de 1816, elle va se séparer de son mari.

Après s'être installée dans une mansarde à Paris, cette fois-ci accompagnée par sa fille Solange, elle souhaite se déprovincialiser.<sup>14</sup> Ayant peu de moyens, elle remarquera très vite que ça coûte cher d'être femme et de se mettre au courant de la vie culturelle et artistique à Paris. C'est quand elle demande l'avis de sa mère que l'idée de s'habiller en homme se présente à son esprit. Sa mère lui raconte qu'elle s'est elle-même parfois habillée en homme pour aller au théâtre et pour se promener sans être remarquée. Etre habillé en homme fera pour la femme à la fois une économie et un avantage parce qu'ainsi, la femme bénéficiera d'une liberté qu'elle

---

<sup>12</sup> Quand la mère et la grand-mère tombent d'accord de laisser la petite Aurore passer l'enfance à Nohant, la tutelle est transférée à la grand-mère, mais après la mort de celle-ci, elle sera à nouveau transférée à la mère.

<sup>13</sup> Le modus vivendi entre les deux époux.

<sup>14</sup> Elle utilise elle-même ce mot dans *Histoire de ma vie* quand elle s'installe à Paris la première fois.

n'éprouve pas autrement. Voilà la raison pour laquelle Aurore se décide de se déguiser parfois en homme.

« Je me fis donc faire une *redingote-guêrite* en gros drap gris, pantalon et gilet pareils. Avec un chapeau gris et une grosse cravate de laine, j'étais absolument un petit étudiant de première année. »<sup>15</sup>

Pour Aurore, ces vêtements ne sont pas vraiment un déguisement. Elle a pendant toute son enfance parcouru la campagne avec ses camarades, habillée confortablement en garçon. Elle se sent plus à l'aise dans ses vêtements d'homme. Dès maintenant, elle réussit à se tenir au courant de tout ce que l'intéresse sans que personne en dehors de son entourage ne la reconnaisse comme femme.

« Il y a une manière de se glisser partout sans que personne détourne la tête, et de parler sur un diapason bas et sourd qui ne résonne pas en flûte aux oreilles qui peuvent vous entendre. Au reste, pour n'être pas remarquée en *homme*, il faut avoir déjà l'habitude de ne pas se faire remarquer en *femme*. »<sup>16</sup>

Grâce au déguisement, elle fait à la fois connaissance de la vie masculine et féminine, mais malgré cet accès au monde masculin, elle continue à buter sur des difficultés en ce qui concerne la parution de ses livres. Vivant dans une société où les femmes ne devraient pas faire de livres mais des enfants,<sup>17</sup> elle sent le besoin de les faire paraître sous un autre nom que le sien. Ce besoin-ci vient également de la demande de l'un de ses parents, la baronne Dudevant, qui préfère que l'on ne déprécie pas son nom de famille en le mettant « sur des *couvertures de livre imprimées* »<sup>18</sup> Pour ces raisons-ci, Aurore créera, avec la participation de son ami l'éditeur Delatouche, un pseudonyme. D'abord, elle utilisera le nom de son ami et amant Jules Sandeau. En collaboration avec celui-ci, le livre *Rose et Blanche*

---

<sup>15</sup> *Histoire de ma vie*, p. 584

<sup>16</sup> *Histoire de ma vie*, p. 584

<sup>17</sup> *Histoire de ma vie*, p. 616 : Selon ce que dit M. de Kératry à notre auteur quand elle lui demande quelques conseils littéraires. « [...]il termina sa harangue par un trait napoléonien qui devait m'écraser. "Croyez-moi, me dit-il gravement comme j'ouvrais la dernière porte de son sanctuaire, ne faites pas de livres, faites des enfants."[...] »

<sup>18</sup> *Histoire de ma vie*, p. 602

paraîtra en 1831 sous le nom de Jules Sand<sup>19</sup>. Puis, quand elle va faire paraître *Indiana* (1832), ce roman qu'elle a écrit séjournant à Nohant, son propre pseudonyme sera créé parce que Jules ne veut pas que son nom soit mis sur un livre dont le contenu lui est inconnu. Voilà la naissance de l'auteur que l'on connaîtra depuis comme George Sand.

---

<sup>19</sup> Deux livres paraissent sous le nom de J.Sand : *Rose et Blanche ou la comédienne et la religieuse* et *Le Commissionnaire* (1831)

## Chapitre II

### *Bilan historique –l’histoire et le mythe de la femme*

« Au dernier *chasse-huit*, ma tante Lucie entra dans la chambre de ma mère, et tout aussitôt s’écria : « Venez, venez, Maurice, vous avez une fille. – Elle s’appellera Aurore, comme ma pauvre mère qui n’est pas là pour la bénir, mais qui la bénira un jour », dit mon père en me recevant dans ses bras. C’était le 5 juillet 1804<sup>20</sup>, l’an dernier de la République, l’an premier de l’Empire. »<sup>21</sup>

L’année 1804, il y a deux événements en particulier qui nous intéressent par rapport à l’écrivain George Sand. D’abord, c’est sa naissance le 1<sup>er</sup> juillet 1804, la naissance d’une femme d’un esprit fort. Puis, c’est l’année où le Code civil des Français est élaboré sous l’impulsion du Premier consul Napoléon Bonaparte. Ce Code, plus tard nommé Code Napoléon<sup>22</sup>, est un recueil des lois qui depuis lors réglera la vie civile des Français, de la naissance à la mort. Cette naissance d’une femme, qui va plus tard se faire remarquer à la fois par les hommes et les femmes, coïncide donc avec celle d’un Code qui réduira la femme à une mineure à vie.

Etre une femme, c’est un défi difficile à surmonter dans la société où Aurore, puis George Sand mène sa vie. En se déguisant en homme, elle arrive à s’insinuer auprès des hommes en même temps qu’elle ne cesse d’être une femme à sa guise. D’où vient cette différence entre les hommes et les femmes ? La femme est-elle moins intelligente que l’homme, ou y a-t-il une loi universelle qui place la femme au bas de l’échelle des humains ?

Pleines d’espérances des acquis de la Révolution, les femmes se retrouvent dans une situation tout à fait différente de celle dont elles ont tant rêvé. Pendant la Révolution, elles ont lutté coude à coude avec les hommes en se regardant comme

---

<sup>20</sup> Dans une note à *Histoire de ma vie*, Brigitte Diaz signale que « George Sand s’est longtemps trompée sur la date de sa naissance qui eut lieu en réalité le 1<sup>er</sup> juillet 1804 » (p.123)

<sup>21</sup> *Histoire de ma vie*, p. 123

<sup>22</sup> Le Code Napoléon est promulgué le 21 mars 1804

égales à eux. Dans son livre *L'un est l'Autre*, Elisabeth Badinter donne une image très précise de ce qui s'est passé après la Révolution. :

« Les hommes ont lutté pour l'obtention de droits dont ils prirent soin d'exclure les femmes. Quel besoin avaient-elles de voter, d'être instruites ou d'être protégées, à l'égal des hommes, sur leurs lieux de travail ? L'égalité s'arrêtait aux frontières du sexe, car, si la plupart des hommes cherchaient à se débarrasser du patriarcat politique, ils voulaient à tout prix maintenir le patriarcat familial. D'où l'avertissement constamment répété, au XIX<sup>e</sup> siècle, par les conservateurs et l'Église : en luttant pour plus de liberté et d'égalité, vous portez atteinte à la puissance paternelle et vous sapez les fondements de la famille... »<sup>23</sup>

Telle est la situation des femmes à l'époque de George Sand, mais à l'origine, la femme a-t-elle toujours été considérée comme plus faible que l'homme et inférieure à celui-ci ? Selon ce que montrent certaines études sur la préhistoire, on peut estimer que la femme de jadis possédait un pouvoir et un accès aux droits que les femmes du 19<sup>e</sup> siècle n'avaient que gardé dans leurs rêves sans les obtenir. En traçant la préhistoire, on trouve que chez les Celtes, à l'âge du fer, les femmes travaillaient côte à côte avec les hommes sans être considérées comme plus faibles que les hommes, mais plutôt comme leurs égales. Elles bénéficiaient d'abondante indépendance en ce qui concerne entre autres le mariage, le divorce et l'administration de la vie politique. Elles se trouvaient rarement dans une situation où elles étaient mariées sans leur propre consentement et, comme le mariage n'avait pas dans cette période-ci un caractère sacré, elles avaient le privilège de le rompre à leur gré. Les études de Jean Markale montre bien que les femmes celtes, en particulier avant l'invasion de la Gaule par les Romains au 1<sup>er</sup> siècles après J.-C., jouissaient d'autres droits que ceux de l'époque de George Sand. Dans son livre *La Femme Celte*, il écrit entre autres que « la femme y jouissait de prérogatives qui auraient fait mourir d'envie les Romaines de la même époque ; il existait un équilibre entre le rôle de l'homme et celui de la femme, équilibre qui n'était pas dû à la supériorité de l'un sur l'autre mais à une égalité dans laquelle chacun pouvait se sentir à l'aise. »<sup>24</sup> Après l'arrivée des Romains, ces privilèges s'affaiblissent en

---

<sup>23</sup> Elisabeth Badinter, *L'Un est l'Autre*, Paris, Odile Jacob, 1986, p. 185

<sup>24</sup> Jean Markale, *La Femme Celte*, Paris, Payot, 1973, p. 19

même temps que les Romains imposent leur droit plus sévère. Chez les Romains, c'est l'individu qui compte plutôt que la collectivité telle que l'on a vu dans la société celte. Pour la femme, la situation va continuer à s'aggraver. D'abord, c'est le droit romain, puis le droit germanique. Ces deux droits-ci, chacun à sa manière<sup>25</sup>, vont contribuer à renforcer les inégalités entre les hommes et les femmes en ce qui concerne la vie politique et familiale.

« Le droit romain qui sévissait dans une grande partie de la France du Moyen Age faisait de la femme une éternelle mineure. En la mariant, le père transmettait tous ses droits à son époux, et si l'on ne lui refusait pas directement sa part de l'héritage paternel, on l'empêchait d'en disposer en la soumettant à l'autonomie de son mari. Initialement objet du père, la nouvelle épouse devenait, jusqu'à la mort de son mari (si elle lui survivait), objet de celui-ci, qui avait désormais tout pouvoir sur sa personne et ses biens....du moins tant que le père lui laissait son droit à l'héritage »<sup>26</sup>

Comme l'image positive de la femme s'affaiblira de plus en plus, quittons un instant les faits purement historiques pour l'image de la femme dans quelques mythes dominants la mythologie grecque et le mythe de la Bible.

Dans le culte des dieux, il y a également eu un renversement du pouvoir et de l'attitude par rapport au couple déesse/dieu. Au début, ce sont les déesses qui jouissent d'une image positive et les dieux sont plutôt soumis à la vie telle que les déesses la dirigent. L'image puissante de la femme vient en particulier du rapport entre la déesse et la vie elle-même. Elle est vue comme seule source de vie, seule source de procréation. Comme elle est considérée être toute-puissante en ce qui concerne la vie et également la mort, elle jouit d'un grand respect, un respect dont témoignent à la fois l'admiration et la peur auprès de la Déesse-Mère. Pour cette raison-là, les femmes vivant dans les sociétés où régnaient le culte des dieux, bénéficiaient d'une image tout à fait différente de celle qui sera plus tard la pensée dominante. Mais pour les hommes, cette admiration mélangée de la crainte, était aussi une source d'envie. Le renversement du pouvoir féminin à celui du masculin

---

<sup>25</sup> Le droit germanique est considéré comme plus libéral que le droit romain, mais comme ceci est tout d'abord un mémoire sur George Sand, je ne le trouve pas nécessaire de donner des descriptions plus profondes sur ces deux droits.

<sup>26</sup> *L'Un est l'Autre*, p. 136-137



s'est passé simultanément avec la transition de l'âge néolithique à l'âge du bronze, un renversement qui s'installera à la fois dans le monde des dieux et dans le monde des humains. Selon les divers cultes des dieux, c'est le dieu qui chasse la déesse. Avec l'apparition de la première charrue, l'image positive de la femme vit un fort affaiblissement. Avant la charrue, vue comme le phallus masculin, la terre était considérée être sous l'influence de la Terre-Mère. Pour cette raison, la femme a jusque-là joui d'une grande estime, mais maintenant que la charrue a été élaborée, les hommes trouvent l'occasion longuement aspirée pour s'imposer au territoire féminin. La connaissance de la source de la procréation et de la fécondité n'appartient plus à la femme. La charrue est donc une des raisons essentielles pour lesquelles l'admiration pour la femme s'affaiblira tandis que l'homme gagnera plus de pouvoir.

« L'une des plus belles illustrations de ce déséquilibre naissant est le conflit mythique qui oppose Déméter, la Terre-Mère, à son époux Hadès, dieu de l'Enfer, pour la garde de leur fille commune Perséphone. »<sup>27</sup>

Selon cette histoire de la mythologie grecque, Hadès souhaite prendre contrôle sur sa fille Perséphone sans le consentement de son épouse Déméter, la Terre-Mère, ce qui déclenchera la rage de cette dernière. Comme Déméter est la déesse qui, selon le mythe, « apprend aux hommes l'art de cultiver la terre, de semer, de récolter le blé, et d'en faire du pain, ce qui la fait regarder comme la déesse de l'agriculture »<sup>28</sup>, on trouve plusieurs interprétations concernant ce mythe, entre autres celle de F. d'Eaubonne<sup>29</sup> où elle fait allusion au développement de l'agriculture.

En raison des nouvelles guerres pendant l'âge du bronze, il y a aussi un changement en ce qui concerne les armes utilisées. On verra désormais l'apparition du poignard et de l'épée et également la signification du mot héros qui s'imposera dans le culte des dieux. Partout où l'âge du bronze s'installe, la déesse continue à perdre à la fois son influence et son respect de jadis et elle sera éliminée progressivement, masculinisée ou chassée par le dieu mâle du panthéon :

---

<sup>27</sup> *L'Un est l'Autre*, p. 105

<sup>28</sup> Pierre Maréchaux, *Mythologie grecque et romaine*, Paris, Nathan, 2002, p. 52

<sup>29</sup> Elisabeth Badinter signale que ce mythe est d'abord « analysé par Phyllis Chesler dans *Les femmes et la folie*, Payot, 1975, et puis repris par F. d'Eaubonne.[...] »

« Lorsqu'un ancien mythe féminin devient gênant, on le ridiculise, ou bien on l'inverse et on fait jouer le rôle à un personnage masculin. »<sup>30</sup>

Plus tard, le culte des dieux sera remplacé par le christianisme et, avec Saint Augustin, une misogynie s'enracinera de plus en plus à mesure que le christianisme gagne du terrain. Avec la religion, les hommes obtiennent ce qu'ils ont longuement aspirés : l'affaiblissement du pouvoir féminin et le renforcement du sien. Partout où la religion s'installe, il y aura cette dégradation de l'image positive de la femme, une dégradation qui pendant des siècles persistera à maintenir la femme dans un rôle inférieur à celui de l'homme. Le mythe de la Bible raconte que la femme, donc Eve, a été créée à partir d'une des côtes d'Adam :

« Pour toute la civilisation judéo-chrétienne, Adam est créé par un dieu mâle, sans l'intervention du moindre principe féminin. Après quoi, Adam s'ennuyant, Yahvé l'endort et façonne Eve à partir d'une de ses côtes. Ainsi la femme est doublement l'enfant du mâle. Elle est créée par un « dieu » à partir du corps de « l'homme ». Symboliquement, la côte d'Adam est l'équivalent du ventre maternel. Si Dieu est le créateur d'Eve, Adam en est la mère ou, plus exactement, le père/mère. La « parthénogenèse » masculine justifie la différence qualitative entre Adam et Eve. Adam est fils de Dieu, façonné à son image, mais Eve n'est que la fille de l'homme et, comme telle moins proche du Divin que son compagnon. Pour elle, la procréation sera une malédiction. Alors qu'Adam l'a enfantée dans son sommeil, comme un rêve, Eve enfantera les enfants d'Adam dans la douleur, comme un cauchemar. Adam conservera le rôle essentiel, spirituel, à l'image de Dieu ; Eve le rôle contingent, matériel. Il sera l'agent de la transmission de la vie ; Elle, celui de la mort. »<sup>31</sup>

Telle est l'attitude qui va désormais dominer la pensée à travers l'époque médiévale. Bien qu'il y ait des changements à la fois en ce qui concerne la manière de penser et en ce qui concerne le progrès scientifique, l'attitude négative à l'égard de la femme ne disparaîtra pas si vite que l'on aurait crû en considération des renversements politiques pendant la Révolution. La Déclaration des droits de l'homme et la notion de « Liberté, Égalité Fraternité » ne compteront pas pour les femmes.

---

<sup>30</sup> *L'Un est l'Autre*, p. 105

<sup>31</sup> *L'Un est l'Autre*, p. 115

## Chapitre III

### *La femme, l'éducation et la pensée de Rousseau selon George Sand*

« Il disait avoir été frappé de l'aisance d'esprit et des manières des jeunes gens d'aujourd'hui, d'un, entre autres, qui lui avait parlé de toutes choses comme un petit docteur, tout en lui avouant qu'il ne savait ni latin, ni grec, et qu'il étudiait ni droit ni médecine.- Et votre père ne s'est pas avisé de penser que ce petit docteur pouvait bien être une femme ? »<sup>32</sup>

Quand nous lisons *Histoire de ma vie*, une femme d'un caractère très fort se montre à nous les lecteurs, une femme qui vit dans une société où les femmes sont considérées être inférieures aux hommes et pour cette raison-ci elles n'auront pas accès aux privilèges dont les hommes jouissent en abondance. En vue de l'esprit libre de notre auteur et l'inégalité omniprésente dans la société dans laquelle elle vit, on aurait pu croire qu'elle s'identifie facilement avec les féministes militantes, plus tard appelées les suffragettes<sup>33</sup>, mais ayant l'esprit libre et indépendant, elle mène sa vie sans céder ni à ceux qui considèrent la femme inférieure à l'homme ni à ceux qui croient délivrer la femme en menant un combat purement basé sur l'aspect féminin. Malheureusement pour ceux qui mènent ce combat-là, elle s'éloigne de leur point de vue malgré son engagement en ce qui concerne la société en général. Elle renonce quand même à la candidature lancée dans *La voix des Femmes* par la Société Féministe.<sup>34</sup> Elle n'est pas féministe au sens général du mot<sup>35</sup>, mais plutôt d'une manière qu'elle trouve compatible avec sa vocation artistique.

Pour elle, « l'émancipation de la femme est fonction d'une transformation radicale de la société. Elle dénie que cela puisse être l'œuvre des opprimés eux-mêmes, tout au

---

<sup>32</sup> *Histoire de ma vie*, p. 589

<sup>33</sup> Les Suffragettes : En Grande-Bretagne, les féministes militantes s'organisant pour obtenir des droits politiques.

<sup>34</sup> En 1848, on voit le début des premières manifestations en faveur du suffrage féminin. Deux journaux sont établis, celui de *La Voix des Femmes* et *L'opinion des Femmes*. Cette même année, La Société Féministe lance George Sand comme candidate pour la candidature de l'Académie Française. George Sand renonce à cette candidature. De plus, c'est une candidature illégale parce que la candidate est une femme.

<sup>35</sup> Au 18<sup>e</sup> siècle, les idées de libération des femmes font ses premiers pas avec la Française Olympe de Gouges de la Révolution Française et l'Anglaise Mary Wollstonecraft, mais l'utilisation des notions 'féminisme' et 'féministe' n'apparaissent qu'au 19<sup>e</sup> siècle, à savoir le siècle de notre auteur.

moins aussi longtemps qu'ils n'auront pas le développement intellectuel nécessaire. »<sup>36</sup> Pour cette raison, son engagement en ce qui concerne le combat féminin se limite au mariage et à l'éducation des jeunes filles. Dans le mariage ainsi que dans le système éducatif, la femme se trouve dans une situation où sa vie est restreinte à la soumission à la fois juridique et financière à l'homme, une situation où elle ne jouit pas de mêmes privilèges que l'homme.

Avec l'instauration du Code civil, l'état faible de la femme sera de nouveau renforcé et le mariage devient une institution ou plutôt une prison où la femme demeure un être soumis, un être mis aux fers passés du père au mari. George Sand ne trouve pas que ce soit à sa place de mener un combat pour obtenir des droits en ce qui concerne la politique, mais plutôt de s'engager dans la vie conjugale de la femme et dans le domaine éducatif. Selon notre auteur, l'essentiel c'est de créer des êtres libres et d'établir de bons rapports entre le mari et la femme. Pour y arriver, il faut donner à la femme une formation intellectuelle en même temps que l'on lui accorde les mêmes droits conjugaux. L'inspiration dont George Sand a besoin pour devenir cette âme si libre et passionnée, elle la trouve à Nohant. Son caractère fort lui donne la force de tracer son propre chemin au lieu d'être soumise aux idées misogynes de la société dans laquelle elle vit. Grâce à cette force, elle réussit à la fois à s'introduire au domaine masculin et plus ou moins maintenir l'entourage féminin, bien qu'il y ait des sociétés où elle ne sera plus accueillie, mais voilà encore un trait essentiel chez notre auteur ; elle n'entretiendra pas de rapports avec les gens qui jugent selon les normes de la société au lieu de montrer du respect auprès de ceux qui mènent la vie à leur guise. Pour ces gens, elle ne porte que du dédain et créera plutôt son propre entourage au lieu de s'accommoder aux demandes de la société.

Dans son propre entourage, basé surtout sur l'amour et l'amitié, George Sand mène sa vie, parfois une vie dure et difficile, mais avant tout une vraie vie où son esprit fort marquera sa vie d'artiste et sa vie intime. Dans la vie, elle est toujours présente sans prétentions. Pour elle, l'importance d'être libre d'esprit est plus essentiel que le fait de s'identifier avec les mouvements féministes. Il s'agit tout d'abord de la possibilité d'être libre et créatif pour que l'on puisse s'épanouir sans se borner aux idées sur

---

<sup>36</sup>Pierre Vermeylen, *Les idées politiques et sociales de George Sand*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 31

lesquelles s'appuient des mouvements politiques, en particulier les mouvements féministes.

« - *nous* des artistes, du peuple, de la *Revue indépendante* comme on en a plus haut vu un exemple, *nous* d'un camp progressiste ou de la famille humaine – mais pas *nous des femmes*. »<sup>37</sup>

Pour George Sand, l'essentiel c'est plutôt l'être humain que les deux sexes séparés. Elle ne considère ni l'homme ni la femme comme plus intelligent que l'autre. Selon elle, être femme de naissance ne donne pas à l'homme le droit de la borner à n'être que la fille de son père et l'épouse de son mari. La femme peut aussi bien que l'homme exercer un métier et malgré les difficultés sur lesquelles George Sand bute à travers sa vie, elle ne renonce ni à sa vocation d'artiste ni à l'aspiration de poursuivre un métier de son choix. Bien que le métier d'écrivain ne lui apporte pas de fortune, ce métier-ci, en ajoutant l'héritage de sa grand-mère, lui donne de plus en plus la liberté de gagner sa vie sans être dépendante de personne.

L'éducation des jeunes filles à l'époque de George Sand se déroule comment ? D'où vient cette inspiration d'estimer l'éducation des jeunes filles tellement importante ? L'enfance de la petite Aurore fut-elle conforme à la pensée régnante à l'époque ?

«....car l'enfance est bonne, candide, et les meilleurs êtres sont ceux qui gardent le plus ou qui perdent le moins de cette candeur et de cette sensibilité primitives. »<sup>38</sup>

Pour bien répondre à ces questions, il faut d'abord regarder en arrière pour voir comment l'éducation s'est déroulée avant l'époque de George Sand, donc comment la formation des jeunes filles était assurée à l'époque de la grand-mère de George Sand. Comme les siècles précédents comportent des changements divers en ce qui concerne l'attitude à l'égard de la femme, il faut rendre compte de la formation traditionnelle à l'époque de l'Ancien Régime, puis montrer la transition intérimaire au

---

<sup>37</sup> Martine Reid et al., *George Sand Littérature et politique*, Collection « Horizons Littéraires », Nantes, Éditions Pleins Feux, 2007, p. 59

<sup>38</sup> *Histoire de ma vie*, p. 152

progrès et à la laïcité avant se concentrer sur l'époque de notre auteur, cette époque où le Code civil restreindra à nouveau la vie des femmes.

« J'affirme que je ne pourrais pas raconter et expliquer l'histoire de ma vie sans avoir raconté et fait comprendre celles de mes parents.<sup>39</sup>

Sous l'Ancien Régime, c'est surtout la religion qui guide la vie des jeunes filles en France. L'éducation féminine est un sujet plus ou moins non-existant. La société ne s'y intéresse guère parce que l'éducation des filles n'est pas estimée importante de la même manière que celle des garçons. La raison d'une telle négligence vient surtout du fait que le rôle de la femme soit réglé par l'interprétation religieuse où l'on considère la place de la femme être plutôt à la maison qu'à la société. Les filles reçoivent leur éducation soit de leurs mères soit de l'Eglise.

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles ; la coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout ; on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; et quoiqu'on y fasse guère moins de faute que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de collèges ! combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes »<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup> *Histoire de ma vie*

<sup>40</sup> Fénelon, *De l'éducation des filles*, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1854, p. 1

Selon Fénelon<sup>41</sup>, l'éducation des filles à cette époque est trop négligée par rapport à la priorité donnée à celle des garçons, où l'Etat s'intéresse au moindre détail en ce qui concerne leur éducation. Pour les garçons, l'éducation est le moyen nécessaire pour qu'ils puissent devenir des bons citoyens. Comme la place de la femme est plutôt considérée être à la maison, un enseignement tel qu'en reçoivent les garçons, n'a aucune priorité. Pour les filles, c'est plus important de leur inculquer « le minimum de savoir-faire et de savoirs indispensables à [leur] survie et à [leur] reproduction, biologique d'abord, puis sociale, morale et religieuse. »<sup>42</sup> Les jeunes filles sont éduquées pour devenir soit de bonnes épouses soit de bonnes religieuses. A cause de la dissymétrie dans le système éducatif, les filles sont à la merci de l'éducation qu'elles reçoivent de leurs mères sans que l'on donne aux mères des préambules nécessaires.

Mais plus tard, avec entre autres Fénelon, il y aura une critique à l'égard de cette différence entre l'éducation masculine et féminine. Dans la prime enfance ce sont surtout les mères qui élèvent les enfants, et pour cette raison-ci il faut donner aux mères quelques préambules générales en ce qui concerne la bonne pédagogie pour que la première éducation des enfants suive les mêmes directions. Pour les garçons, il ne s'agit que des premières années, tandis que les filles restent auprès de leurs mères jusqu'au jour où elles se marient si elles ne sont pas d'abord envoyées au couvent, une pratique qui sera de plus en plus fréquente au 17<sup>e</sup> siècle. La critique représente l'inquiétude naissante quant à la dissymétrie de l'éducation donnée aux garçons et aux filles à la même époque.

Dans cette période où l'on peut tracer les débuts d'un mouvement féminin, il y a trois noms en particulier qu'il sera nécessaire de remarquer : Fleury, Fénelon et Mme de Maintenon<sup>43</sup>.

---

<sup>41</sup> Fénelon (1651-1715), homme d'Église, théologien et écrivain français. Il est le précepteur du petit-fils de Louis XIV. Pendant cette période, il écrit entre autres *Télémaque*, ce livre qui est considéré comme une critique voilée du règne de Louis XIV. En 1699, ce livre conduit à son bannissement de la Cour. Par sa fonction entre autres comme directeur de l'Institut des Nouvelles catholiques (un internat surtout consacré à la rééducation des jeunes filles de bonnes familles converties au catholicisme), il s'intéressera à la pédagogie. Cette pédagogie se montre dans son *Traité de l'éducation des filles*.

<sup>42</sup> Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Les éditions du Cerf, 1987, Introduction

<sup>43</sup> Fleury (1640-1723) est avocat, historien et homme d'Église. Mme de Maintenon (1635-1719), l'épouse secrète de Louis XIV. Elle est la créatrice d'une école des jeunes filles nobles et désargentées.

Avec la Contre-réforme<sup>44</sup>, le développement structurel de l'enseignement commence à s'établir et la réflexion autour de cette question-ci fait du progrès avec entre autres les écrits de Fleury, de Fénelon et de Mme de Maintenon. Fleury, le premier parmi les trois, consacre dans son livre *Traité sur le choix et la méthode des études*<sup>45</sup> un chapitre entier pour étudier l'éducation de la femme. Là, il fait une critique du système éducatif pour les filles. « Il déplore leur peu d'application, de patience, de courage et de fermeté, mais loue leur vivacité d'esprit et de pénétration, leur douceur et leur modestie. Ne serait-ce qu'en raison du "crédit et [de] la considération qu'elles ont dans le monde", Fleury estime que les femmes méritent mieux que leur instruction ordinaire »<sup>46</sup>

Deux ans plus tard, Fénelon poursuit la question de l'éducation dans son traité *De l'éducation des filles*. Il y propose quelques matières de base comme ceux nommées par Fleury, mais en même temps il en ajoute d'autres « à condition qu'elles soient enseignées avec discernement . »<sup>47</sup> Après le traité de Fénelon suit la pratique de Mme de Maintenon. Avec la fondation à la Maison Royale de Saint-Cyr, elle est la seule « à joindre la pratique à la théorie ».<sup>48</sup> La grand-mère de George Sand va plus tard être une des demoiselles à Saint-Cyr, « une des demoiselles soumises à la dure loi de l'institution de Mme de Maintenon, créée pour les filles de familles nobles peu fortunées. »<sup>49</sup> Ces trois pédagogues ont l'intention d'améliorer l'éducation féminine, intention positive vu l'attitude négative à l'égard de la femme, mais bien qu'ils désirent accorder aux femmes les moyens d'éducatifs, leur but n'est pas de les élever au même niveau que les hommes. C'est plutôt de donner aux femmes

---

<sup>44</sup> D'abord, c'est la Réforme qui amène le besoin de maîtriser à la fois la lecture et l'écriture pour que les gens puissent eux-mêmes déchiffrer la Bible, mais à la charnière des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la Contre-réforme fait son chemin pour lutter contre l'hérésie que le protestantisme sème dans le pays. Pour les catholiques, comme la lecture de la Bible est réservée aux clercs, il y aura plutôt une nécessité de l'alphabétisation du peuple pour donner à l'Eglise la possibilité d'inculquer aux enfants, soit qu'il s'agisse des filles ou des garçons, la morale ainsi que la religion (la catéchèse). La catéchèse sera aussi importante pour les filles que pour les garçons et de cette raison-ci, on ne fait aucune différence entre les deux, mais outre l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, les différences seront entretenues. La place de la femme ne cesse d'être considérée être surtout à la maison et l'éducation donnée aux jeunes filles demeurent en conséquence pour la plupart du temps centrée sur leur futures tâches domestiques.

<sup>45</sup> Ce livre paraît en 1685.

<sup>46</sup> *L'éducation des jeunes filles au temps des Lumières*, p. 16

<sup>47</sup> *L'éducation des jeunes filles au temps des Lumières*, p.16

<sup>48</sup> *L'éducation des jeunes filles au temps des Lumières*, p.16

<sup>49</sup> Pierre Robert Leclercq, *George Sand Les années Aurore*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2004, p. 13



l'éducation nécessaire pour qu'elles puissent à l'âge adulte exercer encore mieux leur rôle de mère et celui d'épouse.

Même si la critique de l'éducation donnée aux filles montre une vague inquiétude à l'égard de la dissymétrie dans le système éducatif, on peut également estimer que cette critique-ci entretient l'image de la femme comme un être inférieur à l'homme ; au lieu de donner aux femmes toute la responsabilité de la prime enfance, il faut leur donner un savoir commun pour qu'elles puissent donner à leurs enfants une éducation selon les demandes de la société. Le but n'est pas l'émancipation de la femme, mais le contrôle de l'éducation donnée aux enfants. Mais malgré l'intention pas toujours favorable à la femme, la Réforme, la Contre-réforme et ces trois pédagogues contribuent tous au progrès et à l'établissement des institutions éducatives pour les filles, établissement d'un système éducatif qui plus tard sera transmis au système laïque qui s'établira pendant la période révolutionnaire en France<sup>50</sup>.

Avant l'arrivée du système laïque, l'éducation des filles se déroule le plus souvent dans un couvent, et celle des garçons soit dans une école soit auprès d'un précepteur. Les jeunes filles reçoivent leur éducation dans une ambiance très religieuse où la doctrine chrétienne réglera toute leur savoir. Dans une ambiance comme telle, même si la lecture et l'écriture y sont enseignées, elles apprennent surtout l'obéissance religieuse comme le montre la citation-ci-dessous.

« En règle générale, et quelle que soit la famille religieuse qui dispense l'enseignement, c'est toute l'éducation qui se trouve imprégnée de doctrine chrétienne. La prière scande les divers moments de la journée, les classes se déroulent sous l'image du crucifix, de l'Enfant Jésus ou d'autres images pieuses. C'est dans la Bible qu'on prend les modèles d'écriture, c'est le livre d'heures ou le catéchisme qui souvent servent de livre de lecture. Il faut voir là plus qu'une nécessité pratique à laquelle les maîtresses se trouveraient confrontées par suite de la rareté des livres profanes. Enfin, les constitutions le précisent, les religieuses elles-mêmes doivent prêcher leurs élèves par l'exemple de leur vie. »<sup>51</sup>

---

<sup>50</sup> Dans cette période, on voit les premiers pas vers un système laïque, mais l'éducation ne sera laïque qu'en 1871 avec le décret de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

<sup>51</sup> Françoise Mayeur, *L'éducation des filles en France au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1979, p. 17

Comme c'est la grand-mère en particulier qui contribue à l'éducation de George Sand, c'est à sa place d'étudier à la fois l'héritage qu'elle transfère à sa petite-fille et la pensée régnante à cette époque. La grand-mère grandit sous la même époque que Rousseau, Voltaire et Diderot, l'époque révolutionnaire de la France, cette période où le système éducatif s'éloigne de plus en plus de l'éducation religieuse pour aller plutôt vers l'éducation laïque. Dans cette période, les femmes portent un grand espoir concernant leur condition, un espoir qui très vite tombera dans l'oubli chez les hommes au pouvoir.

Comme noté plus haut, par son arrière-arrière-grand-mère la comtesse suédoise Aurore de Koenigsmark (1662-1728), George Sand est descendante d'un roi de Pologne<sup>52</sup>, qui fut d'abord l'électeur de Saxe. La comtesse est l'une des maîtresses du roi et, par cette alliance, ils ont le fils Maurice<sup>53</sup> qui plus tard va être reconnu par son père et accordé le titre de comte de Saxe. Maurice, comme son père, mène une vie dans la débauche et l'une de ses maîtresses, la comédienne Marie Rainteau, donne naissance à une petite fille qui s'appellera Marie-Aurore, donc la grand-mère paternelle de George Sand. Comme la mère de Marie-Aurore mène sa vie dans une ambiance considérée peu propice à l'éducation d'une petite fille, Marie-Josèphe de Saxe<sup>54</sup> la prend sous sa main protectrice pour lui assurer une meilleure éducation que celle de sa propre mère. D'abord, la bienfaitrice de la grand-mère la confie au couvent de Mme de Maintenon où elle passe plusieurs années. Puis, après son séjour chez les religieuses, Marie-Aurore quitte le couvent et à l'âge de dix-huit ans elle obtient, après sa demande au Parlement de Paris, le droit de porter le titre de Marie-Aurore de Saxe. Elle n'est désormais plus une bâtarde sans titre et peut se marier avec le comte Antoine de Horn. Son premier mari meurt quelques mois après le mariage, mais quand elle se marie de nouveau quelques années plus tard avec Louis-Claude Dupin, elle reste Mme Dupin « jusqu'à sa mort après un veuvage de

---

<sup>52</sup> Frédéric-Auguste II le fort. Dans *Histoire de ma vie*, p.70, Brigitte Diaz signale dans un commentaire que « Maurice Dupin, le père de George Sand, est le fils du maréchal de Saxe, célèbre chef militaire au service de la France sous Louis XV, qui était lui-même le fils de Frédéric-Auguste, prince électeur de Saxe, élu roi de Pologne en 1697 sous le titre d'Auguste II. »

<sup>53</sup> Le premier Maurice dans la dynastie ; Maurice, l'arrière-arrière-grand-père, Maurice, le père de George Sand, Maurice, le fils du George Sand

<sup>54</sup> "Fille du roi de Pologne, dite la Dauphine depuis son mariage avec le fils de Louis XV" (*George Sand les années Aurore*, p., 13

trente-cinq années. »<sup>55</sup> Voilà les parents du père de George Sand. Comme sa fille, il n'aura lui non plus l'occasion de grandir avec son propre père. N'ayant que huit ans, il perd son père et Marie-Aurore confie l'éducation de Maurice au précepteur, François Deschartres, qui plus tard va être le précepteur de la petite Aurore.

« Ce jour-là, Marie-Aurore, qui a fait siennes les idées de Voltaire et de Rousseau qu'elle enseigne à son fils, encourage ses domestiques à participer à l'événement qui marque le début de la Révolution. Elle n'imagine évidemment pas les conséquences que cela aura pour elle et pour son cousin Louis XVI. Un cousin assez éloigné – Louis le Dauphin, fils de Louis XV, a épousé Marie-Josèphe de Saxe, nièce de Maurice, qui en eut trois fils qui allaient devenir Louis XVI, Louis XVIII et Charles X – mais cousin quand même. »<sup>56</sup>

Dans *Histoire de ma vie*, George Sand fait une description de sa grand-mère et sa mère se croisant à la prison des Anglaises<sup>57</sup>. L'image qu'elle présente au lecteur semble peu vraisemblable, mais les deux femmes ont toutes les deux, par des raisons diverses, y passé une période de leur vie, la grand-mère pour avoir caché ses bijoux<sup>58</sup> et la mère parce qu'on a trouvé chez elle et sa sœur une chanson antirévolutionnaire. Après ce séjour à la prison, la grand-mère retrouve son fils et Deschartres et ils quittent Paris pour s'installer à Nohant.

L'enfance vécue chez sa grand-mère à Nohant reste pour George Sand un temps heureux ainsi que ses premières années auprès de ses parents. Après la mort de son père, le reste de son enfance, elle le passera donc à Nohant sous la main protectrice de sa grand-mère et celle de son précepteur. Au début, la grand-mère tente d'apprivoiser sa petite-fille, de lui imposer le code des grandes habitudes de civilisation, mais ayant la santé faible, elle ne réussit pas à la corriger tant qu'elle aurait voulu le faire. Outre sa santé de plus en plus faible, la distance énorme de leurs âges contribue à compliquer l'éducation de cet enfant ayant l'esprit fort depuis

---

<sup>55</sup> *George Sand les années Aurore*, p. 15

<sup>56</sup> *George Sand les années Aurore*, p. 17

<sup>57</sup> Cette prison porte le nom d'Anglaise parce qu'avant d'être une prison, c'était un ancien couvent d'Augustines où toutes les religieuses avaient la nationalité britannique.

<sup>58</sup> Pendant la Révolution, le fait d'avoir caché des bijoux sera par la loi compris comme une manière de se montrer partisan de la tyrannie ou du fédéralisme.

la naissance. Cette distance d'âge influence les rapports entre la petite-fille et sa grand-mère. La grand-mère, qui adore sa petite-fille, et qui voit en elle le dernier souvenir de son fils perdu, rêve de recommencer l'enfance de ce dernier à travers sa petite-fille et aimerait être à la fois « respectée religieusement, et en même temps être aimée avec passion. »<sup>59</sup> Mais comme George Sand l'écrit elle-même dans *Histoire de ma vie* ; « une aïeule âgée et infirme ne peut pas être une mère, et la gouverne absolue d'un jeune enfant par une vieille femme est quelque chose qui contrarie la nature à chaque instant. »<sup>60</sup>

À cause de la santé faible de la grand-mère, Aurore sera de plus en plus laissée à elle-même et, de cette raison-ci, elle a la possibilité d'explorer le monde qui l'entoure et la liberté nécessaire pour créer son propre univers. C'est un temps heureux malgré la solitude. Pour la grand-mère et Aurore, ces premières années à Nohant sont difficiles, mais après avoir subi des épreuves en ce qui concerne à la fois l'amour et l'éducation, il s'établit entre les deux un lien très fort qui durera jusqu'à la mort de la grand-mère. Malgré des périodes dures, l'enfance à Nohant reste pour George Sand un temps plein de bons souvenirs. Grâce à cette enfance libre, entourée de la beauté de la nature, de la sagesse de sa grand-mère et des cours enseignées par Deschartres, elle réussit à échapper à l'éducation ordinairement donnée aux jeunes filles à l'époque, une éducation qui se distingue beaucoup de celle donnée aux garçons de la même période.

Après une brève période où plus de liberté est accordée à l'éducation féminine, les femmes se voient de nouveau soumises aux restrictions créées par les hommes, cette fois-ci il s'agit du Code Napoléon et l'attitude de l'Empereur. Au lieu d'avancer, le progrès dont les femmes ont joui pendant le siècle des Lumières fait plusieurs pas en arrière. Pour les filles, l'éducation sera encore une fois une institution plus ou moins négligée où l'on vise à créer des êtres soumises à la structure de la société. Il faut créer des épouses aptes au mariage et en même temps le système d'éducation se base sur les couches diverses dans la société. L'éducation est conforme à la classe sociale à laquelle on appartient. De plus, bien que le contenu religieux soit supprimé à cause de la loi laïque, l'attitude à l'égard de la femme reste la même et l'enseignement se déroule dans la même tradition. On

---

<sup>59</sup> *Histoire de ma vie*, p. 219

<sup>60</sup> *Histoire de ma vie*, p. 219

transmet les structures anciennes à l'éducation nouvelle. Pour ces raisons, les jeunes filles n'éprouvent guère de changements en ce qui concerne la valorisation de leur éducation. Avec l'Empereur, on voit comment les idées de l'Ancien Régime s'enracineront de nouveau :

« L'éducation donnée alors par les religieuses répondait tout à fait à la pensée du maître : il fallait aux femmes beaucoup de religion et peu de science, en aucun cas elles ne devaient devenir des « raisonneuses » ». <sup>61</sup>

On se trouve maintenant dans une situation un peu différente de celle d'avant. Entre les institutions religieuses et laïques, il y a une rivalité qui ne contribue pas à rendre mieux le système éducatif pour les filles. Les filles sont victimes d'une négligence immense en ce qui concerne à la fois la question d'économie et de pédagogie. Comme l'Etat ne donne aucune priorité aux établissements féminins en ce qui concerne la distribution des moyens économiques, l'éducation féminine est à la merci des organisations privées. Si les filles ne reçoivent pas leur éducation à la maison, l'enseignement se déroule très souvent soit dans un couvent soit dans une pensionnat pour des demoiselles. La même négligence se montre dans le domaine pédagogique. Si on a des moyens nécessaires pour monter un établissement, tout le monde a le droit d'en faire sans avoir une connaissance de la pédagogie. À l'âge d'adulte, notre auteur oppose sa propre éducation à celle de ses concitoyennes. Elle est venue à l'âge de la raison et en utilisant son regard scrutateur, elle se met à contempler la société qui l'entoure. Dans la période de Louis-Philippe, l'éducation des filles est un sujet à la mode, mais même s'il y a des tentatives sérieuses pour élever le niveau de l'enseignement, l'État ne donne pas de priorité à ce sujet.

Dans *Histoire de ma vie*, George Sand fait de la critique du système éducatif pour les filles. Elle parle d'une différence créée par la société, pas du Créateur, pas de la part de la nature. Selon elle, comme le montre très clairement la citation ci-dessous, la raison d'une telle différence au niveau intellectuel vient des structures sociales. La vie intellectuelle de la femme dépend surtout des facteurs extérieurs et non pas de qualités inférieures à celles de l'homme. Pour élever la femme au même niveau intellectuel que celui de l'homme, il faut changer cette structure et attribuer à la

---

<sup>61</sup> *L'Éducation des filles en France au XIXe siècle*, p. 58

femme la possibilité d'acquérir le même savoir sans la soumettre à un système différent par la raison qu'elle soit femme de naissance.

«En méditant Montaigne dans le jardin d'Ormesson, je m'étais souvent sentie humiliée d'être femme, et j'avoue que dans toute lecture d'enseignement philosophique, même dans les livres saints, cette infériorité morale attribuée à la femme a révolté mon jeune orgueil. « Mais cela est faux ! m'écriais-je ; cette ineptie et cette frivolité que vous nous jetez à la figure, c'est le résultat de la mauvaise éducation à la quelle vous nous avez condamnés, et vous aggravez le mal en le constatant. Placez-nous dans de meilleurs conditions, placez-y les hommes aussi ; faites qu'ils soient purs, sérieux et fort de volonté, et vous verrez bien que nous âmes sont sorties semblables des mains du Créateur. »<sup>62</sup>

Depuis son enfance à Nohant, George Sand fait connaissance des idées de Rousseau, et plus tard, à l'âge d'adulte, celles de Voltaire<sup>63</sup>. Pour notre auteur, c'est surtout Rousseau qui joue le rôle décisif en ce qui concerne la manière à penser et à écrire. Par l'histoire de sa famille, elle va être à jamais liée à ce philosophe qui a tellement influencé sa grand-mère. Mais en vue de cette influence il y a un paradoxe sur laquelle notre auteur ne bute qu'à l'âge adulte. Selon les écrits de Rousseau, la femme est d'une nature différente de l'homme. Elle est là surtout pour le bénéfice de l'homme, pas pour elle-même.

Avec la parution d'*Émile*, Rousseau inaugure une nouvelle pédagogie pour les enfants, mais bien qu'il consacre une partie de l'œuvre à l'éducation féminine, cette pédagogie ne s'applique pas aux filles de la même manière que celle des garçons à ceux-ci. Dans *Émile*, il décrit l'éducation des filles différemment de celles des garçons. Il estime qu'il faut leur donner une éducation séparée, pas les soumettre au même programme éducatif. L'importance attribuée à l'éducation féminine ne vient pas d'un souhait d'améliorer l'image de la femme, mais plutôt du souhait d'assurer le bien-être de l'homme. Pour lui, le statut de la femme se restreint au rôle de fille, celui de mère et celui d'épouse.

« De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfants ; du soin des femmes dépend la première

---

<sup>62</sup> *Histoire de ma vie*, p. 590-591

<sup>63</sup> Selon une promesse faite à la grand-mère, elle a attendu jusqu'à l'âge de trente pour le lire.

éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes, de tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance. »<sup>64</sup>

Voilà une différence entre Rousseau et notre auteur, une différence que l'on aurait cru être décisive quant à l'admiration qu'elle a pour lui, mais en dépit de leur vue différente à l'égard de la femme, elle ne cesse d'être son fidèle disciple. Elle ne le lit sans critique, mais bien qu'il y ait des différences entre les deux, c'est tout d'abord chez Rousseau qu'elle trouve la philosophie qui lui donne l'inspiration pendant toute sa vie. L'inspiration qu'elle trouve chez lui est accompagnée de l'influence que lui donne sa grand-mère. Comme la grand-mère a toujours eu de l'estime pour Rousseau, c'est pour elle très important de transmettre à sa petite fille tous les idées de Rousseau, ces idées qui lui donne l'inspiration de créer autour de sa petite-fille une ambiance selon ce que le philosophe écrit lui-même dans *Émile*, cette œuvre très connue où il parle de l'éducation des enfants au rythme de la nature.

« Un enfant passe six ou sept ans de cette manière entre les mains des femmes, victime de leur caprice et du sien ; et après lui avoir fait apprendre ceci et cela, c'est-à-dire après avoir chargé sa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choses qui ne lui sont bonnes à rien ; après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel achève de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout formés, et lui apprend tout, hors à se connaître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux. Enfin, quand cet enfant, esclave et tyran, plein de science et dépourvu de sens, également débile de corps et d'âme, est jeté dans le monde en y montrant son ineptie, son orgueil et tous ses vices, il fait déplorer la misère et la perversité humaines. On se trompe ; c'est là l'homme de nos fantaisie : celui de la nature est fait autrement. »<sup>65</sup>

---

<sup>64</sup> Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966[1762], p. 475

<sup>65</sup> *Emile ou de l'éducation*, p. 51

Telle est l'une des descriptions que Rousseau donne de l'éducation publique. Il reproche le système éducatif de son époque d'enlever l'enfant de son état naturel. Selon Rousseau, ce système forme des citoyens pas des hommes. Pour créer des hommes, il faut laisser l'enfant, de la naissance, s'épanouir dans son propre univers, donc celui de la nature ;

« L'homme naturel est tout pour lui ; il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. »<sup>66</sup>

« L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage. »<sup>67</sup>

Avec Rousseau vient la pensée que la mère peut elle-même allaiter l'enfant au lieu de le laisser à une nourrice selon la pratique courante. Sans avoir lu Rousseau, la mère de George Sand allaite ses enfants de la même manière que la grand-mère l'avait fait d'après avoir lu les écrits du philosophe. La petite Aurore est donc dès le début élevée dans l'esprit de Rousseau. Dans son œuvre, Rousseau oppose l'éducation sociale à celle de la nature. Ces deux éducations ne sont pas conciliables et il faut choisir si on opte à créer un citoyen ou un homme. Dès le premier jour de la vie d'un enfant, il faut créer autour de lui une ambiance naturelle, une ambiance qui suit son propre développement au lieu de l'enlever de son état naturel.

« Mais que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'Etat va se repeupler : ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracass des enfants, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaire, plus chers l'un à l'autre ; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes

---

<sup>66</sup> *Emile ou de l'éducation*, p. 39

<sup>67</sup> *Emile ou de l'éducation*, p. 43



redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. »<sup>68</sup>

Ici, il décrit ce qu'il considère être une impossibilité, mais en même temps, la citation montre ce qu'il estime être la bonne éducation. Pour lui, le mieux sera donc de remettre l'enfant dans son état naturel, pas le soumettre ou le conformer aux demandes de la société. En ce qui concerne l'éducation en général, George Sand trouve de l'inspiration dans ce qu'il écrit. C'est plutôt dans ce qu'il écrit sur la femme qu'elle n'est pas d'accord. Comme on le voit dans ce qu'elle écrit dans *Histoire de ma vie*, elle ne veut pas opter pour une éducation égale à l'homme, mais non plus pour une éducation différente comme celle que Rousseau décrit dans son livre. Voilà une citation qui montre son image de la jeune fille :

« Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui serait bien plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne : ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talents pourront un jour leur servir à se parer. »<sup>69</sup>

On voit que l'image de la femme demeure la même malgré quelques progrès dans ce siècle des Lumières. On ne cesse de considérer la femme comme un être qui ne s'intéresse qu'à la parure et à la couture. On reconnaît l'importance d'une bonne enfance, mais comme le montre son livre, la pédagogie de Rousseau se concentre presque uniquement sur les garçons. Au lieu d'améliorer l'image féminine, on peut plutôt dire que sa pédagogie contribue à renforcer l'égoïsme masculin à l'égard de la femme.

---

<sup>68</sup> *Emile ou de l'éducation*, p. 48

<sup>69</sup> *Emile ou de l'éducation*, p. 479

« Que la femme soit différente de l'homme, que le cœur et l'esprit aient un sexe, je n'en doute pas. Le contraire fera toujours exception ; même en supposant que notre éducation fasse les progrès nécessaires (je ne la voudrais pas semblable à celle des hommes), la femme sera toujours plus artiste et plus poète dans sa vie, l'homme le sera toujours plus dans son œuvre. Mais cette différence, essentielle pour l'harmonie des choses et pour les charmes les plus élevés de l'amour, doit-elle constituer une infériorité morale ? Je ne parle pas ici socialisme : au temps où cette question fondamentale commença à me préoccuper, je ne savais ce que c'était le socialisme. Je dirai plus tard en quoi et pourquoi mon esprit s'est refusé à le suivre sur la voie de prétendu affranchissement où certaines opinions ont fait dévier, selon moi, la théorie des véritables instincts et des nobles destinées de la femme : mais je philosophais dans le secret de ma pensée, et je ne voyais pas que la vraie philosophie fût trop grande dame pour nous admettre à l'égalité dans son estime, comme le vrai Dieu nous y admet dans les promesses du ciel. »<sup>70</sup>

« Que la femme soit différente de l'homme, que le cœur et l'esprit aient un sexe, je n'en doute pas. »<sup>71</sup> Quand nous lisons cette phrase, en omettant le reste de la citation, la différence entre notre auteur et Rousseau n'est pas si évidente. Même si George Sand voit une différence entre les deux sexes, elle la considère différente de celle de Rousseau qui dans *Émile* décrit l'éducation de Sophie comme une éducation visant à former une jeune femme propice au mariage avec Émile, ce jeune garçon ayant suivi une éducation naturelle pour qu'il ne soit pas corrompu de la société. Ce qui distingue surtout la vue de George Sand de celle de Rousseau, c'est surtout comment le dernier place la femme dans une situation d'infériorité par rapport à l'homme, comment il la considère être là pour l'homme, pas pour elle-même.

« Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. »<sup>72</sup>

Cette vue de Rousseau montre que selon lui, la différence qu'il trouve entre l'homme et la femme vient de la nature. Une égalité entre les deux sexes devient de cette raison contradictoire à la loi naturelle. Comme l'enfant passe tout d'abord ses

---

<sup>70</sup> *Histoire de ma vie*, p. 591-592

<sup>71</sup> *Histoire de ma vie*, p. 591-592

<sup>72</sup> *Emile ou de l'éducation*, p. 466

premières années auprès de sa mère, une bonne éducation des femmes sera pour lui un moyen de créer des hommes biens. Comme le rôle de la femme est surtout celui d'accoucher, elle doit être bien éduquée pour pouvoir donner à l'enfant tout ce que demande un développement au rythme de la nature. En élevant le niveau d'éducation pour la femme, il souhaite éviter l'éducation civile dès le premier jour. Plus tard, le meilleur gouverneur sera le père, pas un étranger exerçant le métier de précepteur. Pour lui, c'est la famille plutôt que la société.

Cela veut dire quoi être une femme selon George Sand? Elle aussi trouve qu'il y a une différence entre les deux sexes, mais pas de la même manière que Rousseau. Pour elle, cette différence porte plutôt sur la manière de percevoir le monde que sur le niveau intellectuel. « Le contraire fera toujours exception ; même en supposant que notre éducation fasse les progrès nécessaires (je ne la voudrais pas semblable à celle des hommes ), la femme sera toujours plus artiste et plus poète dans sa vie, l'homme le sera plus dans son œuvre. »<sup>73</sup> Voilà la différence dont parle George Sand. Elle pense qu'il y a une différence entre les deux sexes, mais pas une différence de naissance en ce qui concerne l'intelligence et la morale. Selon elle, on peut croire que la différence est à chercher dans l'âme et non pas dans les facultés intellectuelles. Cette différence renvoie à la façon de percevoir le monde autour de soi. La soi-disante différence intellectuelle serait plutôt créée par la formation donnée aux jeunes filles à l'époque. Pour élever les femmes au même niveau intellectuel que les hommes, il faut leur donner l'éducation qu'elles méritent. Si les femmes restent inférieures aux hommes, elles n'auront jamais la possibilité d'être éduquées de la même manière que ceux-ci. Elles demeurent des êtres soumis aux décisions prises par les hommes sans avoir ni le droit ni le savoir nécessaire pour les contester. Comme on l'a déjà vu, pour George Sand, l'essentiel c'est de créer de l'égalité entre l'homme et la femme, car ils ont tous les deux le même niveau intellectuel. La faute est à chercher dans la dissymétrie du système éducatif.

« Puis, m'interrogeant moi-même et me rendant bien compte des alternatives de langueur et d'énergie, c'est-à-dire de l'irrégularité de mon organisation essentiellement féminine, je voyais bien qu'une éducation rendue un peu différente de celle des autres femmes par des circonstances fortuites avait

---

<sup>73</sup> *Emile ou de l'éducation*, p. 466

modifié mon être ; que mes petits os s'étaient endurcis à la fatigue, ou bien que ma volonté, développée par les théories stoïciennes de Deschartres d'une part et les mortifications chrétiennes de l'autre, s'était habituée à dominer souvent les défaillances de la nature. Je sentais bien aussi que la stupide vanité des parures, pas plus que l'impur désir de plaire à tous les hommes, n'avaient de prise sur mon esprit, formé au mépris de ces choses par les leçons et les exemples de ma grand-mère. Je n'étais donc pas tout à fait une femme comme celles que censurent et raillent les moralistes ; j'avais dans l'âme l'enthousiasme du beau, la soif du vrai, et pourtant j'étais bien une femme comme toutes les autres, souffreteuse, nerveuse, dominée par l'imagination, puérilement accessible aux attendrissements et aux inquiétudes de la maternité. Cela devait-il me reléguer à un rang secondaire dans la famille ? Cela étant réglé par la société, j'avais encore la force de m'y soumettre patiemment ou gaiement. Quel homme m'eût donné l'exemple de ce secret héroïsme qui n'avait que Dieu pour confident des protestations de la dignité méconnue ? »<sup>74</sup>

Comme nous l'avons déjà constaté, l'éducation de George Sand se distingue de celle de ses concitoyennes. Elle grandit au 19<sup>e</sup> siècle, mais à travers les idées de sa grand-mère, elle est élevée dans l'esprit du 18<sup>e</sup> siècle, ce siècle où l'intérêt pour l'enfance s'imposera de plus en plus avec les écrits de Rousseau. Dans *Emile*, on voit comment l'enfance est décrite dans toute son importance. C'est la première fois que l'on consacre à cette période de la vie une telle priorité, mais cette priorité est réservée aux garçons. Encore une fois les filles sont laissées en dehors. Dans l'œuvre de Rousseau, la jeune fille se voit plutôt privée de l'enfance.

Pour quelle raison ?

Une fois de plus la jeune fille se voit négligée par rapport au jeune garçon uniquement par la raison d'être fille de naissance. La pensée qu'elle soit là pour plaire à l'homme ne donne pas à Rousseau une raison d'étudier son enfance de la même manière que celle du garçon. Voilà pourquoi il ne consacre à l'éducation d'une jeune fille qu'une partie de son livre. Il attend jusqu'à la fin de l'enfance d'Émile pour donner une description de l'enfance féminine. C'est une description destinée à créer une femme apte au mariage.

---

<sup>74</sup> *Histoire de ma vie*, p. 591

L'*Histoire de ma vie* marque un changement à l'égard de l'enfance au féminin. Dans son autobiographie, George Sand nous raconte l'enfance telle qu'elle s'en souvient. Elle la décrit soigneusement à travers ses yeux adultes en la révélant au lecteur presque comme un récit imaginaire. Elle laisse le lecteur se plonger dans son univers d'enfant tout en lui montrant son amour pour la nature.

Quand elle consacre deux parties majeures à cette période de sa vie, elle se met à la même ligne que Rousseau. En ce qui concerne l'importance de l'enfance dans le développement de l'individu, on a vu que notre auteur ne se distingue pas de philosophe. L'une des différences essentielle entre les deux se trouve donc dans la manière de laquelle ce dernier ne cesse de considérer la femme comme inférieure à l'homme. Une autre différence porte plutôt sur l'éducation intellectuelle de l'enfant, entre autres sur quel âge il faut commencer l'instruction de l'enfant. Selon George Sand, la méthode de Rousseau contribue à laisser le cerveau au repos au lieu de faciliter la compréhension du savoir plus tard.

« Ma mère s'occupa de fort bonne heure de me développer, et mon cerveau ne fit aucune résistance, mais il ne devança rien ; il eût pu être très tardif si on l'eût laissé tranquille. »<sup>75</sup>

« Émile n'apprendra jamais rien par cœur, pas mêmes des fables, pas même celles de La Fontaine. »<sup>76</sup>

« On avait l'habitude autrefois de remplir la mémoire des enfants d'une foule de richesses au-dessus de leur portée. Ce n'est pas le petit travail qu'on leur impose que je blâme. Rousseau, en le retranchant tout à fait dans l'*Emile*, risque de laisser le cerveau de son élève s'épaissir au point de n'être plus capable d'apprendre ce qu'il lui réserve pour un âge avancé. Il est bon habituer l'enfance d'aussi bonne heure que possible à un exercice modéré mais quotidien des diverses facultés de l'esprit. Mais on se hâte trop de lui servir des choses exquises. Il n'existe point de littérature à l'usage des petites enfants. Tous les jolis vers qu'on a faits en leur honneur sont maniérés et farcis de mots qui ne sont point de leur vocabulaire. Il n'y a guère que les chansons des berceuses qui parlent réellement à leur imagination. »<sup>77</sup>

---

<sup>75</sup> *Histoire de ma vie*, p. 140

<sup>76</sup> *Histoire de ma vie*, p. 142

<sup>77</sup> *Histoire de ma vie*, p. 142

Ces trois citations contribuent à montrer la différence entre notre auteur et son maître philosophe. C'est tout d'abord la poésie et l'inspiration de la nature qu'elle reconnaît chez lui. Si l'on considère l'intégralité de sa philosophie, George Sand s'identifie tout à fait avec lui, mais dès que l'on se met à étudier les détails, il y aura plusieurs différences entre les deux. Comme Rousseau, notre auteur souhaite également donner à l'enfant une enfance apte à créer un individu libre sans être éduqué selon les structures sociales pour exercer plus tard un rôle social déjà prédéterminé. On peut de cela tirer la conclusion que George Sand est d'accord avec Rousseau en ce qui concerne l'importance d'une enfance au rythme de la nature, mais le but final les distingue. Pour Rousseau, l'enfance d'une jeune fille doit être libre et pleine de joie jusqu'à un certain âge où il faut commencer les préparations maritales. Il lui accorde une enfance libre pour créer une bonne compagne, une compagne qui n'aura pas le besoin d'explorer le monde autour d'elle à l'âge d'adulte. Pour éviter la curiosité féminine, c'est mieux de lui donner la possibilité de voir le monde quand elle est encore jeune pour qu'elle puisse plus tard se concentrer sur ses devoirs domestiques. Et en même temps, ayant vécu une enfance libre, elle sera une bonne mère.

« J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe ; qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand-mère ; qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, et goûter tous les innocents plaisirs de son âge ; le temps ne viendra que trop tôt d'être posée et de prendre un maintien plus sérieux. »<sup>78</sup>

Pour notre auteur, une enfance libre sera plutôt le moyen essentiel pour être un individu libre soit qu'il s'agisse d'une femme ou d'un homme, un individu libre tout à fait indépendant des structures sociales. Pour clore ce chapitre, il faut maintenant donner une conclusion sur les différences entre les deux. De ce que l'on lit à la fois dans le livre de Rousseau et celui de George Sand, on peut estimer que la nature joue un rôle très important pour tous les deux ainsi que l'enfance elle-même.

Notre auteur a-t-elle mal compris le philosophe quand elle le critique en ce qui concerne la femme ? La réponse à cette question pourrait bien être à la fois oui et non. En lisant *Émile*, surtout la partie concernant la femme, on bute sur des contradictions dans ce qu'il écrit sur la femme. Bien qu'il considère le rôle de la

---

<sup>78</sup> *Émile ou de l'éducation*, p. 487

femme comme étant celui de fille, d'épouse et de mère, ce n'est pas qu'il croit la femme inférieure à l'homme au niveau intellectuel. Il dit que la femme est là pour plaire à l'homme, mais en même temps, en donnant une description de l'enfance au féminin, il dit que « l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons. »<sup>79</sup> Plus tard, en parlant de la raison, il écrit entre autres :

« J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaïssons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, et qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. »<sup>80</sup>

Par ce qu'il dit ici, on voit qu'il reconnaît une dépendance entre l'homme et la femme. Mais quelle dépendance ? Qu'il y ait une dépendance entre les deux, il en parle déjà quand il écrit dans un passage antérieur que :

« la femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentiments, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour les enfants, sont à la merci des jugements des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public ; mais la femme, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être à cet égard contraire à

---

<sup>79</sup> *Émile ou de l'éducation*, p. 480

<sup>80</sup> *Émile ou de l'éducation*, p. 500

celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes. »<sup>81</sup>

La dépendance dont il parle ici place la femme dans une situation plus faible que celle attribuée à l'homme, mais en lisant ce qu'il dit plus loin, on peut estimer que la définition n'est pas si simple que l'on aurait pu le croire après avoir lu ce dernier passage. Il y a une interdépendance entre les deux sexes à laquelle ni l'homme ni la femme peuvent s'échapper. Bien que le rôle de la femme et celui de l'homme soient déjà prédestinés selon Rousseau, cette interdépendance montre aussi une égalité entre la femme et l'homme. Quand il parle de la gouvernance de la femme sur l'homme, on peut également tirer la conclusion qu'il trouve le rôle de la femme plus important qu'il ne l'ait d'abord voulu avouer. Plus on lit la partie consacrée à l'éducation féminine, plus cette contradiction se révèle. Par cette raison, on peut dire que Rousseau ne considère pas la femme comme inférieure à l'homme en ce qui concerne l'intelligence, mais comme il estime que les rôles sont déjà prédestinés de la part de la nature, il trouve que la femme n'a pas besoin d'une éducation de la même manière que l'homme. Le devoir de la femme n'est pas de raisonner, mais de prendre soin de sa famille. Pour bien exécuter ce travail-ci, elle n'a pas besoin d'une éducation au même niveau que l'homme.

Mais regardons ce passage où il dit que la femme gouverne l'homme. D'abord, il parle de la dépendance de la femme par rapport à l'homme, puis, avec ce passage-ci, il révèle une autre dépendance, donc celle de l'homme par rapport à la femme, une dépendance qui se montre plus forte que celle de la femme parce que c'est la femme qui, dès le début, est là non seulement pour plaire à l'homme, mais pour lui donner une bonne éducation. Bien qu'il dise que l'homme subsiste sans la femme, il montre aussi comment le sort de l'homme, depuis sa naissance, est à la merci de l'éducation qu'il reçoit de sa mère. Une mauvaise éducation crée un homme incomplet, un homme qui ne sait pas comment se débrouiller dans la vie. Alors, à la fin, on peut estimer qu'il y a une dépendance réciproque. Mais encore, malgré les contradictions dans ce qu'il écrit sur la femme, c'est surtout l'attitude moins favorable à la femme qui règne à la fois dans son livre et dans cette période. Selon ce que notre auteur écrit dans *l'Histoire de ma vie*, on voit qu'elle non plus estime la femme

---

<sup>81</sup> *Émile ou de l'éducation*, p. 475



et l'homme égaux l'un à l'autre. Elle trouve que de la part de la nature, il y a une différence entre les deux, mais pas de la même manière que Rousseau. La différence dont elle parle se trouve à un autre niveau. Entre l'homme et la femme, notre auteur estime qu'il y a une différence dans leur comportement et dans leur vie sentimentale. Il s'agit plutôt de cela que de rôles prédestinés aux deux sexes.

« À très peu d'exceptions près, je ne supporte pas longtemps la société des femmes ; non pas que je les sente inférieures à moi par l'intelligence ; j'en consomme si peu dans le commerce habituel de la vie, que tout le monde en a plus que moi autour de moi : mais la femme est, en général, un être nerveux et inquiet, qui me communique, en dépit de moi-même, son trouble éternel à propos de tout. Je commence par l'écouter à regret, et puis je me laisse prendre à un intérêt bien naturel, et je m'aperçois enfin que dans toutes les agitations puériles qu'on me raconte il n'y a pas de quoi fouetter un chat. »<sup>82</sup>

Par ce qu'elle dit ici, on voit comment elle se distingue elle-même de ces concitoyennes. Elle ne se considère pas tout à fait comme égale à celles-ci pour la raison qu'elle a reçu une éducation différente de la plupart des femmes de cette époque. Elle se sent plus à l'aise en compagnie des hommes parce qu'elle estime leur comportement moins compliqué, mais beaucoup plus raisonnables. Faute d'une éducation incomplète, elle ne blâme pas la femme elle-même, mais elle attribue en même temps un état maladif dans l'organisation de celle-ci. Elle regarde la femme comme un être plus nerveux et plus souffreteux que l'homme. Elle trouve qu'il y a dans l'âme féminine une différence de l'homme, une différence que l'on va plus tard apprendre à connaître à travers l'étude de ses deux romans, *Pauline* et *Indiana*. Tout ce qu'elle écrit à la fois sur la femme et l'homme nous emporte dans une discussion qui n'est pas encore achevée aujourd'hui. On n'a cessé de se demander si les différences entre l'homme et la femme s'expliquent par des raisons biologiques uniquement ou s'il y a peut-être une raison plutôt éducative ? Ou bien une combinaison des deux. De ce qu'elle dit elle-même dans son autobiographie, on peut estimer qu'elle attribue à l'individu des traits à la fois masculins et féminins, ce qui nous amène encore une discussion qui va être reprise plus tard. Dans ce qu'elle

---

<sup>82</sup> *Histoire de ma vie*, p. 684

dit sur l'éducation, il y a encore une question qui se révèle au lecteur, à savoir celle de l'importance de l'enfance. En ce qui concerne ce sujet-ci, on a fait du progrès, mais on se demande toujours si le mieux serait une éducation selon la nature ou plutôt une éducation réglée par les structures sociales. L'idéal de la liberté est omniprésente chez notre auteur. Dans l'enfance, cette liberté se manifeste le mieux dans la nature. C'est là que l'enfant peut s'épanouir pleinement.

## Chapitre IV

### *Pauline ou le destin féminin*

Quand nous commençons notre lecture du roman *Pauline*, il y a en particulier deux images féminines qu'il faut remarquer, celle de la femme provinciale et celle de la femme du monde. Avec ce bref roman, notre auteur réussit à nous montrer la vie de deux femmes dont le destin est différent l'un de l'autre. On y rencontre Pauline et Laurence qui toutes les deux pour une période de leur vie habitent le même village. Ces deux filles mènent leur vie selon les possibilités qu'on leur a données ou pas données. Pauline habite la campagne soignant sa mère aveugle tandis que Laurence mène sa vie à Paris. Elle est comédienne au théâtre. Comme Pauline, elle vit auprès de sa mère, mais la différence entre les deux, c'est que dans le cas de Laurence, sa mère ne néglige pas le talent de sa fille. Tandis que la mère de Pauline donne à sa fille l'éducation présumée propice aux jeunes filles à cette époque, celle de Laurence quitte le village pour que sa fille puisse s'épanouir dans toutes ses possibilités. Pauline, par contre :

« : elle faisait de très petit points réguliers avec une aiguille imperceptible sur un morceau de batiste dont elle comptait la trame fil par fil. La vie de la grande moitié des femmes se consume, en France, à cette solennelle occupation. »<sup>83</sup>

Quand nous faisons connaissance avec cette jeune femme, c'est l'image de la femme provinciale qui se dévoile de plus en plus. Sa vie se déroule tout tranquillement au village. Avec sa mère aveugle, elle habite une maison campagnarde. Chaque jour se passe de la même manière. Elle règle sa vie selon les besoins de sa mère sans avoir la possibilité de vivre à son goût. Comme on le voit dans le passage ci-dessus, elle passe ses journées exerçant les travaux d'aiguille, ce travail que l'on faisait apprendre aux jeunes filles à l'époque de notre auteur. Entre la mère et Pauline il y a un lien d'interdépendance. La mère sait qu'elle dépend entièrement de l'aide de sa fille et Pauline ne connaît d'autre réalité que celle qu'elle

---

<sup>83</sup> George Sand, *Pauline*, Paris, Gallimard, folio, 2007[1839], p. 30

partage avec sa mère. Ayant reçu une éducation surtout religieuse, elle se sent obligée de rester auprès de sa mère pour la soigner. Dans son âme il s'établira un sentiment d'agacement envers sa mère. En même temps elle sait qu'elle n'a pas d'autre choix que celle de la soigner. Ici, on peut voir une critique de l'éducation. Notre auteur critique la manière dont on enseigne les filles dans l'ambiance surtout religieuse. Cette éducation créera des êtres qui agissent selon une obéissance à la religion et non pas selon leur bonté personnelle. Soigner sa mère aveugle n'est pour Pauline qu'un devoir chrétien. C'est pourquoi elle éprouve des sentiments amers auprès de la mère. Elle agit selon sa conscience religieuse et non pas selon ce qu'elle aimerait bien faire. Dans l'âme de cette jeune fille, il y a tant de rêveries, mais elle s'est habituée à ne pas trop y penser. Seulement quand elle fait de la couture, elle se laisse plonger dans des rêveries profondes, mais dès que sa mère l'appelle, elle reprend sa routine. Telle est la vie de Pauline quand le destin ramène Laurence au village.

Pour Laurence, cette vie de monotonie semble sombre et triste. Elle éprouve de la pitié envers son amie qui n'a pas eu l'occasion de voir le monde. Mais en même temps, elle éprouve un sentiment de calme. A travers ce qu'elle pense en racontant sa vie à Pauline, on comprend que la vie à Paris parfois l'épuise et la rend triste. En voyant la vie tranquille de son amie, elle pense à tout le savoir qu'elle aurait pu s'approprier. Dans ce goût pour le savoir et la vie calme, c'est l'auteur qui parle. Pendant toute sa vie elle cherche à lire et apprendre tout sans jamais avoir le sentiment que cela suffit. Notre auteur se considère souvent comme un être sans connaissances nécessaires. Le savoir est pour elle l'un des moyens essentiels pour devenir un individu libre.

Même si la mère de Laurence laisse sa fille poursuivre une carrière d'actrice, il y a aussi une autre raison qu'il faut mentionner, à savoir la raison économique. La réussite de sa fille va donner à toutes les deux la possibilité de mener une vie dans le luxe au lieu d'une vie villageoise. Pour ces raisons-ci, la mère trouve que le mieux sera de s'installer à Paris avec sa fille. Quand le destin la ramène au village et les deux amies se rencontrent de nouveau, elle apprend le destin malheureux de son amie qui à cause de sa mère aveugle reste auprès de celle-ci pour la soigner jusqu'à sa mort. Après la mort de la mère de Pauline, Laurence prend l'amie sous sa main protectrice et l'invite à s'installer à Paris avec elle et sa mère.

Arrivée à Paris, Pauline est introduite à l'entourage de Laurence, mais elle se tient un peu à l'écart du monde. Habitée à être seule, elle ne se sent pas à l'aise dans cet entourage. Elle préfère sa propre compagnie en même temps qu'elle éprouve de la jalousie envers son amie naïve et noble de cœur. A cause de cette jalousie, elle n'arrive pas à apprécier l'hospitalité de Laurence. Sa vie vécue en monotonie a fait de Pauline une femme amère. Selon elle, la carrière de Laurence aurait été mieux exercée par elle-même. Elle estime son talent supérieur à celui de Laurence. L'histoire continue avec une intrigue amoureuse où la jalousie de Pauline et la naïveté de Laurence compliqueront encore la situation. A la fin, ni Pauline ni Laurence obtiennent la vie dont elles ont tant rêvé.

Quand nous lisons ce roman, l'auteur nous montre comment l'éducation donnée dès la prime enfance contribue à restreindre l'individu soit qu'il s'agisse des filles ou des garçons. Tout renvoie à l'éducation que l'enfant a reçue. En ce qui concerne les filles à cette époque puritaine<sup>84</sup>, elles sont donc le plus souvent abandonnées à un système éducatif qui ne prend pas les filles au sérieux. Pour notre auteur, la bonne éducation créerait des individus libres et établirait l'égalité entre l'homme et la femme, une égalité qui porte sur le niveau intellectuel.

« Tout à coup, rappelée à la réalité par le chant de son serin, qui s'éveillait dans sa cage, toujours gai, toujours indifférent à la captivité, Pauline se leva, ouvrit la cage, puis la fenêtre, et poussa dehors l'oiseau sédentaire, qui ne voulait pas s'envoler. « Ah ! tu n'es pas digne de la liberté ! » dit-elle en le voyant revenir vers elle aussitôt. »<sup>85</sup>

La citation ci-dessus décrit comment Pauline tente de libérer l'oiseau qui ne connaît pas la liberté. Quand la réalité connue est celle de la captivité, la liberté n'est pas reconnue comme quelque chose d'attirant, mais plutôt comme quelque chose d'effrayant. Pour cette raison, l'oiseau revient aussitôt vers Pauline. Par manque d'une connaissance de la liberté, l'oiseau préfère habiter une cage au lieu d'explorer le monde autour de lui. En ce qui concerne la femme, cette description de l'oiseau s'appliquera aussi bien à elle parce qu'elle non plus ne connaît d'autre chose que la captivité. Elle mène sa vie comme un oiseau dans sa cage. Faute d'une éducation

---

<sup>84</sup> On parle ici de la période de la Restauration.

<sup>85</sup> *Pauline*, p. 60

nécessaire, elle ne connaît d'autre réalité que celle d'être soumise aux restrictions de la société masculine. Elle ne sait pas comment s'échapper de ce statut inférieur. La réalité qu'elle connaît se trouve surtout à la maison, une réalité où le rôle essentiel est celui d'être présent pour tout le monde outre soi-même. Cette image de la liberté versus la captivité fonctionne comme leitmotiv dans les romans de George Sand. Avec l'analyse d'*Indiana*, ce thème de la femme vivant dans la captivité sera repris.

« Oui, c'était une triste ville<sup>86</sup>, pensa la voyageuse, une ville aux rues anguleuses et sombres, au pavé raboteux ; une ville laide et pauvre, comme celle-ci m'est apparue à travers la vapeur qui couvrait les glaces de ma voiture. Seulement, il y a dans celle-ci un ou deux, peut-être trois réverbères, et, là-bas, il n'y en avait pas un seul. Chaque piéton marchait avec son falot après l'heure du couvre-feu. C'était affreux, cette pauvre ville, et pourtant j'y ai passé des années de jeunesse et de force ! J'étais bien autre alors... J'étais pauvre de condition, mais j'étais riche d'énergie et d'espoir. Je souffrais bien ! ma vie se consumait dans l'ombre et dans l'inaction mais qui me rendra ces souffrances d'une âme agitée par sa propre puissance ? Ô jeunesse du cœur ! qu'êtes-vous devenue ?... »<sup>87</sup>

Tels sont les sentiments de Laurence quand elle retourne à cette ville de sa jeunesse. Dans ce passage, on voit une jeune femme pour qui la réalité ne répond pas aux espérances. Hormis d'être une description du cadre extérieur, elle dévoile à la fois l'ambiance dans cette ville et l'âme sensible de Laurence. En retournant au village, cette jeune femme craint que son amie ne soit « tombée sous l'empire des préjugés. »<sup>88</sup> Cet empire des préjugés, George Sand le rencontre elle-même pendant toute sa vie, mais grâce à son caractère fort, elle poursuit son chemin. Elle ne laisse jamais cet empire restreindre sa vie. Dans *Histoire de ma vie*, elle donne une description de La Châtre, le village voisin de Nohant. Dans cette description, elle ne fait pas de critique de l'individu, mais de la masse. Elle montre comment la masse est soumise à cet empire des préjugés. C'est plus facile de se laisser guider par l'empire que de tracer son propre chemin, comme le fait notre auteur depuis son

---

<sup>86</sup> Martine Reid signale dans sa préface du roman *Pauline* que « La description n'est pas sans rappeler celle que Sand fit à maintes reprises de La Châtre, proche de Nohant. Dans *Histoire de ma vie* (1<sup>er</sup> partie, chap. 7), elle se plaint de la malpropreté et de la laideur de la petite ville, tout en reconnaissant qu'elle y est attachée. »

<sup>87</sup> *Pauline*, p. 21-22

<sup>88</sup> *Pauline*, p. 26

enfance. Par la description de la maison de Pauline, vue par les yeux de Laurence, on voit que l'ambiance dans laquelle son amie vit est surtout sombre et triste, cette ambiance que la comédienne aurait cru de ne jamais devoir ressentir ou revoir.

« La maison de Pauline n'avait rien de pittoresque, quoiqu'elle fût fort ancienne. Elle n'avait conservé, de l'époque où elle fut bâtie, que le froid et l'incommodité de la distribution ; du reste, pas une tradition romanesque, pas un ornement de sculpture élégante ou bizarre, pas le moindre aspect de féodalité romantique. Tout y avait l'air sombre et chagrin, depuis la figure de cuivre ciselée sur le marteau de la porte, jusqu'à celle de la vieille servante non moins laide et rechignée qui vint ouvrir, toisa l'étrangère avec dédain, et lui tourna le dos après lui avoir répondu sèchement : « Elle y est . » »<sup>89</sup>

Avec la phrase « Tout y avait l'air sombre et chagrin. »<sup>90</sup>, c'est à la fois le cadre extérieur et la vie intime de Pauline qui se dévoilent au lecteur. La vie de Pauline se déroule donc tout tranquillement auprès de sa mère. Comme la mère est aveugle, il faut que Pauline règle sa vie selon les besoins de celle-ci. Contrairement à son amie d'enfance, elle n'aura pas la possibilité de réaliser ses rêves. Elle est abandonnée à elle-même avec toutes ses réflexions et tous ses rêveries. Après la mort de sa mère, l'occasion de mener sa vie d'une autre manière qu'avant lui est donnée, mais au lieu d'y réussir, son comportement négatif lui portera plutôt du chagrin. Elle ne réussit pas à améliorer son destin parce qu'elle ne sait pas comment profiter de l'opportunité que son amie lui offre. Son enfance a déjà tracé son destin. Ni Pauline ni Laurence ne réussissent à mener leur vie en plein bonheur. Elles sont toutes les deux, chacune à sa manière, un résultat d'une mauvaise éducation qui ne leur a pas donné les moyens nécessaires pour être dans le monde comme des êtres libres. Pauline par manque d'une bonne éducation, et Laurence à cause d'une âme trop naïve et sensible. Avec les descriptions de ces deux filles, on peut dire que George Sand dévoile la psychologie féminine. Elle nous montre la souffrance féminine, cet état nerveux et souffreteux dont elle parle dans *Histoire de ma vie*. Elle dévoile l'injustice sous laquelle les femmes vivent en même temps qu'elle critique les sociétés féminines. Elle montre à la fois un engagement pour la femme et un agacement

---

<sup>89</sup> *Pauline*, p. 28

<sup>90</sup> *Pauline*, p. 28

envers celle-ci. L'agacement se porte en particulier sur ces femmes qui mènent leur vie selon les exigences de la société, ces femmes qui la jugent et la calomnient. Elle montre comment la plupart des femmes dans cette période demeurent des êtres soumises sans se combattre. Voilà encore l'allusion à l'oiseau. Ces femmes ne connaissent pas d'autre réalité que celle dans laquelle elles se trouvent. Pour cette raison, bien que George Sand éprouve du dédain envers ces femmes-là, elle voit aussi qu'elles sont toutes un produit de la société dans laquelle elles vivent. L'éducation qu'elles ont reçue n'opte pas à créer des individus libres. Comme notre auteur n'a pas été soumis au même système éducatif que ses concitoyennes, elle a eu la possibilité de se développer presque tout librement.

Dans son œuvre, notre auteur crée son propre univers. En même temps on peut y discerner son engagement personnel. Cet engagement se montre dans tout ce qu'elle fait. L'esprit de notre auteur est omniprésent dans sa vie privée et dans sa vie littéraire. Elle ne fait rien sans un engagement profond. Pour elle, la vie est quelque chose qui oblige. Il ne faut pas vivre pour maintenir les apparences, mais être là dans le monde comme un individu libre sans se borner aux demandes de la société. Elle croit en l'être humain, et refuse l'idée des deux sexes séparés l'un de l'autre. Mais en même temps, quand nous lisons ses romans, nous butons souvent sur des allusions qui signalent qu'elle trouve qu'il y a quand même une différence entre l'homme et la femme, une différence qu'elle considère plutôt comme issue de la nature que d'un système éducatif défavorable à la femme. De cela on peut tirer la conclusion qu'elle estime qu'il y a une différence entre les deux, mais cette différence ne devrait pas être réglée ou renforcée par des structures sociales parce que la différence dont elle parle, comme on l'a déjà constaté, ne se trouve ni dans les qualités intellectuelles ni dans les qualités morales. Pour elle, il doit y avoir une égalité dans la diversité.

Le roman *Pauline* ne paraît dans *La Revue des Deux Mondes*<sup>91</sup> qu'en 1839 et 1840, mais selon ce que Martine Reid<sup>92</sup> écrit dans sa préface dans cette édition, George Sand le commence en 1832, cette même année où elle prend le nom de George Sand. Bien que George Sand soit femme de naissance, son éducation libre l'a formée différente de ses concitoyennes. Elle ne s'identifie pas avec leur

---

<sup>91</sup>Cette Revue est fondée en 1829 par François Buloz.

<sup>92</sup> Martine Reid signale dans sa préface que « de l'aveu même de Sand, *Pauline* fut commencé au printemps 1832 avant d'être égaré puis oublié. »



comportement. Elle se sent plus à l'aise avec les hommes. Est-ce que c'est parce qu'elle dénie son propre sexe et qu'elle aimerait mieux être née homme ?

Quand nous lisons des romans de Georges Sand, on peut estimer que les personnages principaux suivent le propre développement de notre auteur en même temps qu'ils se distinguent beaucoup de sa personnalité.

Dans *Pauline* on fait connaissance de deux filles ayant un destin différent l'un de l'autre. Au début, ces deux filles sont présentées sous les noms de Pauline D...et de Laurence S....De ces deux initiales, la première impliquant Dupin/Dudevant et la dernière celle de Sand, on peut tirer la conclusion que George Sand joue sur ce qu'aurait pu être son propre destin<sup>93</sup>. Comme elle soigne sa grand-mère malade jusqu'à la mort de cette dernière, le destin de Pauline aurait pu être celui de notre auteur. Mais au lieu de rester à Nohant, Aurore Dupin quitte la campagne pour s'installer à Paris. Là, elle habitera sous le toit de sa mère. Pour échapper à la tutelle de celle-ci, elle se marie avec Casimir Dudevant. Avec son mari elle retourne à Nohant, mais quelques années plus tard, elle quitte de nouveau ce lieu si cher pour s'installer encore une fois à Paris.

« Ce plat roman se termina donc par un mariage, et ce fut là le plus grand malheur de Pauline. Montgenays ne l'aimait déjà plus, si tant est qu'il l'eût jamais aimée. Quand il avait joué la comédie d'un admirable époux devant tout le monde, il laissait pleurer sa femme derrière le rideau, et allait à ses affaires ou à ses plaisirs sans se souvenir seulement qu'elle existât. Jamais femme plus vaine et plus ambitieuse de gloire ne fut plus délaissée, plus humiliée, plus effacée. »<sup>94</sup>

Ici, notre auteur décrit une femme victime d'un destin malheureux. Nous voyons comment Pauline, par manque de bonne éducation, se laisse entraîner vers ce destin. En même temps, elle nous révèle comment son propre destin aurait pu être si elle n'avait pas eu la force nécessaire pour rompre avec son mari.

A travers son œuvre, elle nous donne une image de la réalité telle qu'elle la perçoit. Elle nous laisse plonger dans un univers créé uniquement par elle, un univers qui reflète la réalité à son époque. Même si l'on peut regarder le roman *Pauline* comme

---

<sup>93</sup> Comme le signale également Martine Reid dans sa préface.

<sup>94</sup> *Pauline*, p. 130

plutôt réaliste que romantique<sup>95</sup>, elle n'écrit pas à la manière de Balzac. On peut voir qu'elle est influencée par lui, mais pour elle, c'est plutôt l'écriture romantique qui l'attire, cette écriture où elle peut mélanger du merveilleux, de la religion et du réel selon son goût sans donner un tableau précis de la société comme Balzac et plus tard Zola. Avec sa plume, elle fait un voyage, un voyage où le lecteur est invité à l'accompagner. La manière de laquelle elle décrit à la fois *Pauline* et *Indiana* donne au lecteur l'opportunité de suivre le récit raconté en accompagnant l'auteur. Quand elle raconte l'histoire, elle s'adresse au lecteur en même temps que l'histoire se déroule. On suit tous ses personnages à la fois fictifs et réels. Dans son œuvre on rencontre plusieurs personnages différents l'un de l'autre, mais ils font tous allusion à la réalité, soit par le cadre extérieur, soit par la vie intime du personnage.

---

<sup>95</sup> Ce roman peut être considéré comme plus réaliste entre autres parce que l'auteur y décrit la vie mondaine et la vie provinciale de façon réaliste.

## Chapitre V

### *Indiana - une discussion autour du roman*

Cette même année où George Sand commence l'écriture de *Pauline*, elle travaille sur un autre roman qui lui vaudra un succès beaucoup plus grand. On parle ici du roman d'*Indiana*<sup>96</sup>. Ce roman paraît pour la première fois en 1832, mais l'édition que je vais utiliser pour cette analyse sera celle de 1842, la dernière édition revue par l'auteur. Cette deuxième édition a été modérée et corrigée<sup>97</sup> par l'auteur elle-même en même temps qu'elle a écrit une nouvelle préface sans omettre la première. Dès sa première parution, le débat autour de ce roman éclate. On y voit entre autres une critique sévère de l'institution du mariage, et il est considéré comme une étude de mœurs à la manière de Balzac.

Avant de rendre compte du thème qui nous intéresse, je trouve qu'il faut évoquer la discussion autour du roman. Les deux préfaces de George Sand contribuent à éclairer les idées de notre auteur en même temps qu'elles dévoilent l'opinion régnante de l'institution du mariage et la critique de celle-ci. Comme nous l'avons déjà noté au deuxième chapitre, la naissance de notre auteur coïncide avec la promulgation du Code Napoléon, ce Code qui restreint la vie des Françaises depuis leur naissance et jusqu'à leur mort. A l'âge de nubilité, ce Code soumet la jeune femme à une législation beaucoup plus sévère que celle de l'enfance. Quand elle se marie, l'autorité du père sera transférée au mari.

Selon l'article 213 dans le Code<sup>98</sup>,

---

<sup>96</sup>Dans la notice d'*Indiana*, on peut lire que le personnage d'Indiana porte d'abord le nom de Noémi, mais ce nom sera remplacé par le nom d'Indiana. Ce nom est probablement influencé par la sœur d'Aurélien, (l'ami et premier amant de l'auteur) qui s'appelle Indiana. Elle est victime d'un destin malheureux. (*Indiana*, p. 365)

<sup>97</sup> L'histoire reste la même, mais dans la deuxième édition elle fait quand même quelques modérations, entre autres celle de diminuer la présence du narrateur dans le récit.

<sup>98</sup> Marie-Henriette Faillie, *La femme et le Code Civil dans La Comédie Humaine d'Honoré Balzac*, Paris, Didier, 1968.

Quand je cite ou fait référence au Code, je m'appuie à l'appendice dans ce livre cherchant à analyser le Code Civil dans les œuvres de Balzac . « Les articles mentionnés dans cette colonne sont extraits de l'ouvrage de J.-A. Rogron, *Code civil expliqué par ses motifs et par ses exemples*, 3<sup>e</sup> éd. révisée. Paris, Alex Gobelet, 1828. » (l'appendice, p. 201)

« le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari. »

Avant la promulgation d'une telle législation, il y a déjà une vague critique dans la société. D'abord, ce sont les saint-simoniens<sup>99</sup>, ces socialistes avec lesquels notre auteur ne veut surtout pas être identifiée. Outre ce mouvement-ci, il y a des auteurs qui ont déjà écrit des livres concernant l'institution du mariage. D'abord, c'est Mme de Staël qui fait paraître le livre *Delphine* en 1802, puis, Stendhal et Balzac<sup>100</sup> qui tous les deux écrivent des romans abordant entre autres la thématique du mariage et celle de l'éducation. Chez ces auteurs-ci, il y a un engagement politique en ce qui concerne l'institution du mariage. De ce que notre auteur écrit sur Stendhal dans son autobiographie<sup>101</sup>, il est difficile de savoir si elle a lu ses romans ou non. Quand je vois la thématique que celui-ci traite dans *De l'Amour*<sup>102</sup>, j'aimerais bien tirer la conclusion qu'elle l'a lu, mais comme ce livre n'est pas mentionné dans *Histoire de ma vie*, cette conclusion ne sera qu'une supposition. Par la description qu'elle donne de Stendhal<sup>103</sup> dans son autobiographie, on peut estimer qu'elle connaît son œuvre.

« C'était, du reste, un homme éminent, d'une sagacité plus ingénieuse que juste en toutes choses appréciées par lui, d'un talent original et véritable, écrivant mal, et disant pourtant de manière à frapper et à intéresser vivement ses lecteurs. »<sup>104</sup>

Même si elle n'écrit rien sur *De l'Amour*, je l'estime important de le mentionner pour montrer l'ambiance dans laquelle notre auteur mène sa vie. Elle n'a peut-être pas lu ce livre particulier, mais les idées de son époque sont omniprésentes dans la société

---

<sup>99</sup> C'est un mouvement inspiré par les idées présocialistes du comte de saint-Simon. À l'époque de notre auteur, ce mouvement se concentrera de plus en plus sur des questions concernant la femme.

<sup>100</sup> À l'époque de notre auteur, Balzac écrit entre autres le roman *La Physiologie du Mariage* (1829) et Stendhal le roman *Le Rouge et le Noir* (1830) et *De l'Amour* (1822).

<sup>101</sup> Elle dit ne l'avoir rencontré qu'une fois quand elle séjourne en Italie. D'abord, il lui plaît, puis elle le trouve fatigant. Elle l'estime intelligent, mais le trouve ennuyeux et trop bavard.

<sup>102</sup> Dans ce livre, Stendhal traitera entre autres les thèmes de l'éducation de la femme, du mariage et la pudeur féminine.

<sup>103</sup> Brigitte Diaz signale que « Le portrait que George Sand donne de Henri Beyle (1783-1842) est assez conforme à l'image que ses contemporains ont retenue de lui : « méchant homme », « fabricant de paradoxes », « écrivains malsain », scélérat d'idées »,.....La « réhabilitation » de Stendhal ne commencera que dans les années 1850. » (*Histoire de ma vie*, p. 669)

<sup>104</sup> *Histoire de ma vie*, p. 671

où elle vit. En ce qui concerne Balzac, il fait partie de l'entourage de notre auteur. Il lui rend visite à Nohant et ils se voient souvent à Paris.<sup>105</sup> Dans l'autobiographie de notre auteur, il y a plusieurs passages consacrés à la fois au personnage de Balzac et au style de celui-ci. Notre auteur se trouve dans une France où la critique de l'institution du mariage est déjà établie. Pour ceux qui eux-mêmes n'écrivent pas uniquement de livres, mais au contraire font de la critique, l'interprétation d'*Indiana* comme une critique de l'institution du mariage s'applique facilement à ce roman de George Sand. D'une part, notre auteur est entouré d'intellectuels qui critiquent cette institution, d'autre part, c'est la majorité qui se laisse dominer à la fois par les préjugés et par le Code Napoléon. Telle est la situation quand elle prend la décision de se retirer à Nohant pour mieux travailler sur son nouveau projet.

Quelques critiques estiment ce roman de George Sand beaucoup plus politique que l'était l'intention première de l'auteur et d'autres croient y distinguer l'évolution personnelle de l'auteur. Dans ses deux préfaces, en particulier la dernière, notre auteur donne des réponses très claires aux critiques. A tous ceux qui l'estiment trop politique, elle répond entre autres que « C'était investir d'un rôle bien grave et bien lourd un jeune auteur à peine initié aux premières idées sociales, et qui n'avait pour tout bagage littéraire et philosophique qu'un peu d'imagination, du courage et l'amour de la vérité. »<sup>106</sup> Dans *Histoire de ma vie*, elle nie à la fois l'intention politique précise et la description de son évolution personnelle :

« Donc *Indiana* n'était pas mon histoire dévoilée, comme on l'a dit. Ce n'était pas une plainte formulée contre un maître particulier. C'était une protestation contre la tyrannie en général, et si je personnifiais cette tyrannie dans un homme, si j'enfermais la lutte dans le cadre d'une existence domestique, c'est que je n'avais pas l'ambition de faire autre chose qu'un roman de mœurs. Voilà pourquoi, dans une préface écrite après le livre, je me défendis de vouloir porter atteinte aux institutions. J'étais fort sincère et ne prétendais pas en savoir plus long que je n'en disais. La critique m'en apprit davantage et me fit mieux examiner la question. »<sup>107</sup>

---

<sup>105</sup> Quand elle fait paraître *Indiana*, et avant même d'avoir lu le roman, Delatouche la blâme d'avoir fait un plagiat de Balzac. Delatouche est jaloux. Il ne supporte pas l'amitié entre George Sand et Balzac.

<sup>106</sup> George Sand, *Indiana*, Paris, Éditions Gallimard, folio classique, 1984[1832], la préface de l'édition 1842, p. 43

<sup>107</sup> *Histoire de ma vie*, p. 632-633

Elle décrit la création d'*Indiana* plutôt comme issue d'un élan ou d'une vocation à la fois intérieure et extérieure (Dieu). Elle écrit également : « Je sentis en commençant à écrire *Indiana* une émotion très vive et très particulière, ne ressemblant à rien de ce que j'avais éprouvé dans mes précédents essais. Mais cette émotion fut plus pénible qu'agréable. J'écrivis tout d'un jet, sans plan, je l'ai dit, et littéralement sans savoir où j'allais, sans m'être même rendu compte du problème social que j'abordais.»<sup>108</sup> Dans la préface de 1842, elle s'adresse à tous ceux qui la lisent sans être corrompus par les préjugés de la société :

« Ceux qui m'ont lu sans prévention comprennent que j'ai écrit *Indiana* avec le sentiment non raisonné, il est vrai, mais profond et légitime, de l'injustice et de la barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage, dans la famille et la société. Je n'avais point à faire un traité de jurisprudence, mais à guerroyer contre l'opinion ; car c'est elle qui retarde ou prépare les améliorations sociales. La guerre sera longue et rude ; mais je ne suis ni le premier ni le seul, ni le dernier champion d'une si belle cause, et je la défendrai tant qu'il me restera un souffle de vie.»<sup>109</sup>

Quand nous lisons ce qu'elle écrit à la fois dans ses préfaces et dans l'*Histoire de ma vie*, on voit comment la défense des plus faibles s'éveille très tôt chez elle. Depuis sa première expérience d'une séparation entre elle et une amie d'enfance, elle montre un engagement fort en ce qui porte sur la discrimination. Soit qu'il s'agisse des femmes ou d'un autre groupe moins apprécié, l'engagement se dévoile dans ses romans. Elle nie son engagement politique en même temps qu'il y a dans son âme un engagement profond. C'est là comme une partie de sa personnalité. Sans s'en rendre compte, elle montre un engagement dans tout ce qu'elle fait. C'est sa façon d'être qu'elle le reconnaisse ou non. Sur cet engagement, elle écrit elle-même : « j'ai toujours porté ma sollicitude et ma sympathie familière, mon intimité de cœur, si je puis ainsi dire, vers les opprimés [...]».<sup>110</sup> Ses propres expériences et observations établissent dans son âme sensible une sympathie auprès de tous ceux qui ne jouissent pas de mêmes privilèges que les autres dans la société.

---

<sup>108</sup> *Histoire de ma vie*, p. 632-633

<sup>109</sup> *Indiana*, la préface de l'édition de 1842, p. 46-47

<sup>110</sup> *Histoire de ma vie*, p. 301

Dans *Indiana*, c'est la femme qu'elle défend. Elle la défend, comme nous le verrons dans le passage cité ci-dessous, par la raison que la femme constitue la moitié du genre humain. Ce passage rappelle également l'interdépendance entre les deux sexes. Sans symétrie entre les deux, l'homme et la femme souffriront chacun à sa manière, lui parce qu'il n'y a pas une bonne entente entre les deux, elle parce qu'elle se sent privée des privilèges et des droits desquels l'homme bénéficie. La femme se trouve dans une situation où elle se sent inférieure à son époux.

« Ainsi, je le répète, j'ai écrit *Indiana*, et j'ai dû l'écrire ; j'ai cédé à un instinct puissant de plainte et de reproche que Dieu avait mis en moi, Dieu qui ne fait rien d'inutile, pas même les plus chétifs êtres, et qui intervient dans les plus petites causes aussi bien que dans les grandes. Mais quoi ! celle que je défendais est-elle donc si petite ? C'est celle de la moitié du genre humain tout entier ; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître, et j'ai cherché à le montrer dans *Indiana*. »

Quand Aurore Dudevant quitte Paris pour chercher de l'inspiration et du calme dans une petite armoire<sup>111</sup> à Nohant, elle fait ses premiers pas vers une nouvelle identité. Bien installée à Nohant, elle se met à écrire ce roman qui portera le nom d'*Indiana* et qui paraîtra quelques mois après son commencement. Avec ce livre, la naissance de notre auteur George Sand a donc lieu. C'est tout d'abord avec la parution d'*Indiana* qu'elle se crée une nouvelle identité et va effacer à jamais son passé. Ni Aurore Dupin ni Mme Dudevant n'existe plus. Avec ce roman elle dit adieu à Aurore. Dès maintenant, elle s'appelle uniquement George Sand. *Indiana* n'est pas son premier livre, mais le premier à paraître sous ce nom créé par elle-même.

Selon Béatrice Didier dans sa préface de l'édition de 1984 et ce que George Sand elle-même écrit sur le choix du pseudonyme, ce nom donne à notre auteur une nouvelle identité en même temps qu'il contribue à créer une distance entre elle et son amant Jules Sandeau<sup>112</sup>. Quant à son éditeur Delatouche, elle ne rompt pas ses liens avec lui, mais elle change d'éditeur. Pour cette raison, il n'y aura pas de rupture

---

<sup>111</sup> Après le *modus vivendi* avec son mari, cette petite armoire fonctionne comme un bureau pour elle.

<sup>112</sup> La rupture définitive a lieu en 1833, l'année même où elle écrit *Lélia*, ce roman « qui rend compte de la crise existentielle qu'elle traverse » (Chronologie dans *Histoire de ma vie*, p.832)

définitive entre les deux, mais plutôt un éloignement. Ces deux hommes ont tous les deux contribué, chacun à sa manière, au développement littéraire de notre auteur, mais avec *Indiana* et la création de son nouveau pseudonyme, George Sand éprouve désormais le besoin de voler de ses propres ailes. Avec sa nouvelle identité, elle fait table rase du passé et elle jouit de plus de liberté qu'avant. Sur le choix du nom George elle l'explique ainsi dans *Histoire de ma vie* :

« J'avais écrit *Indiana* à Nohant, je voulais le donner sous le pseudonyme demandé ; mais Jules Sandeau, par modestie, ne voulut pas accepter la paternité d'un livre auquel il était complètement étranger. Cela ne faisait pas le compte de l'éditeur. Le nom est tout par la vente, et le petit pseudonyme s'étant bien écoulé, on tenait essentiellement à le conserver. Delatouche, consulté, trancha la question par un compromis : *Sand* resterait intact et je prendrais un autre prénom qui ne servirait qu'à moi. Je pris vite et sans chercher celui de George qui me paraissait synonyme de Berrichon. Jules et George, inconnus au public, passeraient pour frères ou cousins. »<sup>113</sup>

Outre l'explication ci-dessus, elle en parle peu dans *Histoire dans ma vie*. Ce prénom est donc le premier apparu dans son esprit quand Delatouche lui demande de substituer celui de Jules par un autre prénom. Le prénom George lui rappelle le Berrichon, ce lieu si cher où elle a passé plusieurs années. Par cette explication-ci elle montre son amour de Nohant, ce paradis qui d'ailleurs fait une immense partie de la création de son identité. Dès la révélation du lien entre M.G. Sand et Aurore Dudevant, il y a des spéculations diverses autour des raisons du choix d'un prénom masculin. L'une des raisons pour laquelle elle choisit un nom masculin pourrait être qu'elle soit déjà habituée à écrire sous le nom de son amant Jules, donc un prénom masculin. Si l'on s'appuie sur cette explication-ci, le choix de notre auteur paraît plus fortuit que je crois être son propre intention. Que ce prénom montre son attachement à la région berrichonne le réduit à n'être qu'un choix de cœur. Selon ce que Beatrice Didier écrit dans sa préface, il n'y a aucun fait extérieur qui oblige notre auteur à choisir un nom masculin :

---

<sup>113</sup> *Histoire de ma vie*, p. 603



« Hasard ? suggestion de Henri de Latouche ? considérations commerciales ? certes ; mais en définitive la décision n'appartient qu'à elle et beaucoup de femmes avaient déjà écrit sous leur nom ou sous un pseudonyme féminin. »<sup>114</sup>

Notre auteur écrit en abondance pendant toute sa vie.<sup>115</sup> L'absence d'explication quant au choix de nom indique également qu'elle n'en est pas sûre ou qu'elle préfère garder ses intentions à elle-même. Comme elle l'écrit dans son autobiographie, elle ne croit pas qu'il faille tout dire, même s'il s'agit d'un récit de sa propre vie. Au lieu de nous donner d'autres explications que celle citée plus haut, elle nous laisse une énigme sans des réponses claires. Il ne nous reste que des suppositions diverses, des suppositions au choix du lecteur.

Outre les raisons à la fois économiques et commerciales, il me semble qu'il y a d'autres raisons qui portent plutôt sur le personnage de notre auteur<sup>116</sup>. Bien qu'il y ait déjà quelques auteurs féminins, notre auteur se distingue beaucoup d'eux.<sup>117</sup> Encore une fois, son esprit libre se dévoile. Avec un prénom masculin elle ne risque pas d'être groupée dans la même classe littéraire que les auteurs féminins. Comme elle ne s'identifie pas avec ceux-ci, on peut assumer qu'elle préfère un prénom masculin à un prénom féminin.

Avec son déguisement d'homme elle réussit à s'introduire dans la société des hommes. A la même manière, ce prénom masculin lui donnera plus de liberté. Elle aura l'occasion de s'exprimer plus facilement et de traiter des sujets considérés surtout comme masculin. Elle réussit encore plus à s'introduire au territoire réservé aux hommes. À cette époque, le choix d'un prénom masculin l'aiderait à être prise au sérieux dans une société dominée par les hommes.

Mais pourquoi ce « George » sans le « s » à la fin<sup>118</sup> ?

---

<sup>114</sup> La préface de Béatrice Didier, p. 11

<sup>115</sup> Ce que montrent entre autres tous ses œuvres et sa correspondance (26 volumes).

<sup>116</sup> Comme le précise aussi Béatrice Didier dans sa préface.

<sup>117</sup> Certains des auteurs féminins se limitent à écrire des romans révélant la psychologie féminine.

Pour cette raison, elles ne sont pas prises au sérieux. Leurs écrits sont considérés comme inférieurs à ceux des hommes.

<sup>118</sup> Isabelle Hoog Naginski écrit dans son livre que le « s » dans ce nom n'est omis qu'en 1833 avec la parution de *Lélia*.

Encore une fois nous sommes abandonnés à nos suppositions sans avoir la possibilité d'interroger l'auteur.

Quand nous lisons son autobiographie, il y a l'image d'une femme d'esprit libre et fort qui se dévoile. En même temps, elle nous montre ses faiblesses et tristesses humaines. Avec cette lecture, on aura l'occasion de suivre l'évolution de notre auteur jusqu'au jour où elle se sent calme et contente de ce que la vie lui a donné. Les années qui suivent, elle n'en fait qu'un bref résumé dans une lettre à Louis Ulbach.<sup>119</sup> Ces dernières années se passent dans la tranquillité.

La femme que nous rencontrons dans cette autobiographie fait de la critique à la fois de la société féminine et celle de l'homme. Elle aimerait jouir de mêmes privilèges que l'homme en même temps qu'elle n'aspire pas à la même éducation que celui-ci. Elle ne s'identifie ni avec l'homme ni avec la femme. Elle veut être ni homme ni femme tels qu'ils se manifestent dans cette période pleins de préjugés. Voilà peut-être l'une des raisons pour laquelle elle choisit le nom George sans le « s » à la fin. Ce nom indiquerait une ambiguïté. C'est surtout un nom masculin, mais en omettant le « s », on peut dire qu'il soit féminisé. Avec ce nom, elle se crée une nouvelle identité en même temps qu'elle attribue à elle-même ce privilège d'être homme et femme à sa guise<sup>120</sup>.

Cela nous amène à une autre discussion que je ne signalerai que sans donner des réponses absolues, car il y en a peu même aujourd'hui. On parle ici de l'androgynie à la fois de l'auteur et de l'être humain en général. On se pose toujours la question si l'être humain a des traits plus ou moins masculins ou féminins ou s'il n'y a que des traits communs<sup>121</sup>. Il y a des traits qui sont considérés comme plus féminins et d'autres comme plus masculins. On dit par exemple qu'un homme sensible montre des traits féminins tandis qu'une femme ayant le caractère fort est plus masculine que féminine. En ce qui concerne notre auteur à propos du sujet, je fait référence à

---

Isabelle Hoog Naginski, *George Sand Writing for her life*, New Brunswick and London, Rutgers University Press, 1991

<sup>119</sup> L'ami de George Sand. Il était romancier et journaliste. Dans l'appendice de l'*Histoire de ma vie* (p. 825), on peut lire que c'est lui et non pas George Sand elle-même qui a autorisé la diffusion de cette lettre.

<sup>120</sup> Pendant toute sa vie, elle a eu ces caractéristiques, mais avec ce nom elles seront encore plus visibles. Sa personnalité se manifestera autant plus.

<sup>121</sup> Comme je l'ai déjà indiqué au chapitre II.

ce qu'elle dit elle-même dans son autobiographie et à ce que Naginski écrit dans son livre. Le comportement de notre auteur sera toujours considéré comme plus masculin que féminin. Nous voyons comment l'époque dans laquelle elle vit la critique d'être plus homme que femme. Depuis l'enfance elle s'est toujours sentie plus à l'aise en compagnie de l'autre sexe.

« Pourtant je voyais mes jeunes amis berrichons, mes compagnons d'enfance, vivre à Paris avec aussi peu que moi et se tenir au courant de tout ce qui intéresse la jeunesse intelligente. »<sup>122</sup>

Bien installée à Paris, elle bute sur des obstacles concernant son sexe. Elle fait la découverte que ses amis y mènent leur vie plus facilement qu'elle uniquement par la raison qu'ils sont hommes de leur naissance. Comment surmonter ces-obstacles-ci? En s'habillant en homme elle réussit à s'introduire au domaine masculin. Ce déguisement d'homme lui sert comme passe-partout. Pour elle, il sera à la fois une nécessité et un jeu.

« J'avais d'aussi bonnes jambes qu'eux et de ces bons petits pieds du Berry qui ont appris à marcher dans les mauvais chemins, en équilibre sur de gros sabots. Mais sur le pavé de Paris, j'étais comme un bateau sur la glace. »<sup>123</sup>

Dans ce passage-ci, elle parle tout d'abord de la différence d'économie et de gêne éprouvé en ce qui concerne des vêtements féminins comparés aux vêtements masculins. Etre femme à Paris lui coûte cher en même temps que ces vêtements-ci sont moins confortables que les vêtements masculins. Quand notre auteur dit qu'elle se sente comme un bateau sur la glace, elle indique à la fois sa situation économique et intellectuelle. Économique par la raison qu'elle ne gagne pas suffisamment pour se tenir au courant de tout ce qui l'intéresse. Intellectuelle parce qu'ayant à la fois un nom et une apparence de femme, elle le trouve difficile à s'exprimer tout librement. Elle est soumise aux restrictions que la société attribue à la femme. Parler convenablement et porter des vêtements propice à une jeune

---

<sup>122</sup> *Histoire de ma vie*, p. 582

<sup>123</sup> *Histoire de ma vie*, p. 583

femme ne conviennent pas à l'esprit libre de notre auteur. Avec son déguisement d'homme et plus tard son nom masculin, elle prend l'apparence qui lui convient le mieux selon la situation dans laquelle elle se trouve. De ça on peut tirer la conclusion que notre auteur montre à la fois des traits féminins et masculins. Selon ce que Naginski écrit dans son livre, le pseudonyme de notre auteur révèle sa nature double. Après que la liaison d'Aurore et de George est établie, il paraît qu'elle se perd parfois dans sa nouvelle identité. Elle fait de plus en plus référence à elle-même en utilisant « lui » et « il ». Quand notre auteur parle des ressemblances entre elle-même et ses personnages, on voit entre autres comment elle s'identifie souvent avec les personnages masculins. La question si notre auteur a une personnalité androgyne ou non reste sans réponses claires, mais vu son enfance libre et l'époque de laquelle elle fait partie, je trouve que l'on peut dire que le comportement que d'autres considèrent comme masculin, notre auteur le voit comme un état naturel de sa personnalité. Elle s'en sert à la fois par la nécessité et par l'amusement.

« Je dinais alors chez Pinson....Un des mes ami m'ayant appelée madame devant lui, il crut devoir en faire autant. « Eh non, lui dis-je, vous êtes du secret, appelez-moi monsieur. Le lendemain, je n'étais pas déguisée, il m'appelle monsieur. Je lui en fis reproche, mais ce fréquent changement de costume ne put jamais s'arranger avec les habitudes de son langage. Il ne s'était pas plutôt accoutumé à dire monsieur que je reparaissais en femme, et il n'arrivait à dire madame que le jour où je redevenais monsieur. »<sup>124</sup>

Revenons aux préfaces avant de commencer l'analyse du roman. Dans les préfaces et dans l'autobiographie, notre auteur nie qu'il y a une ressemblance entre elle et son héroïne, mais est-ce que ce qu'il n'y en a aucune?

D'une part, quand nous voyons la faiblesse d'Indiana, on peut bien estimer que notre auteur se montre plus fort que la femme de laquelle elle donne une description dans son roman. Tandis qu'Indiana est surtout décrite comme faible, nerveuse et souffreteuse, notre auteur est beaucoup plus fort et résolu. George Sand est plus libre dans son comportement. On peut plutôt estimer qu'il y aurait eu plus de ressemblances entre ces deux si notre auteur n'avait pas quitté son mari, comme on

---

<sup>124</sup> *George Sand Writing for her life*, p. 18

en voit également un exemple dans le roman de *Pauline*. Quand nous lisons ses deux préfaces, on apprend qu'elle considère son roman comme n'étant ni politique ni une image de son personnage. Pour écrire un roman tellement réfléchi que les critiques l'estiment, elle se sent, comme elle le dit elle-même, trop jeune quand elle fait paraître la première édition. N'ayant pas encore l'âge de trente ans, elle estime son esprit trop jeune pour formuler des idées politiques, ces idées qui ne se manifestent que comme une sensation de l'injustice chez elle. Ce n'est qu'après dix ans qu'elle se sente prête à voir son roman vu par les yeux des critiques. Elle comprend pourquoi on a lu son roman d'une telle façon, mais en même temps, elle écrit dans sa dernière préface qu'elle ne l'aurait pas écrit différemment dix années plus tard. Bien qu'elle ait fait quelques modérations entre autres en ce qui concerne la présence du narrateur, l'histoire reste la même. Ces dix années ont plutôt changé son point de vue quant au rôle de l'écrivain. Au lieu de dire que le romancier est un miroir<sup>125</sup> notre auteur se voit maintenant dans le rôle d'avocat. Elle trouve qu'il faut avoir un but avec son écriture. Son engagement se manifestera plus qu'avant.

Dans *Histoire de ma vie* George Sand insiste sur le fait que ce premier roman ne soit pas sa propre histoire, mais je trouve quand même qu'elle n'en est pas tout à fait absente. Bien qu'elle n'ait pas la faiblesse d'Indiana, il y a des ressemblances qu'il ne faut pas négliger, des ressemblances auxquelles je vais revenir ci-dessous à propos de la femme esclave versus l'individu libre. A mon avis, la présence de notre auteur est à trouver partout dans ses œuvres qu'elle le nie ou non. Quand je parle de la présence de l'auteur je parle plutôt de la formation de son raisonnement, pas uniquement de sa personne. Je trouve que l'on peut suivre son évolution en ce qui concerne sa façon de concevoir le monde autour d'elle, pas toujours la manière d'agir. La pensée régnante parmi les critiques est que ses œuvres sont à la fois politiques et une illustration de sa propre évolution. D'une part, on peut se mettre d'accord avec ces interprétations, mais d'autre part, il ne faut surtout pas oublier sa présence artistique. Son engagement est omniprésent dans tout ce qu'elle fait, mais cet engagement se dévoile par la voie artistique. Elle montre un engagement fort, mais elle est tout d'abord artiste.

Voilà une description que Balzac donne sur le style sandien.

---

<sup>125</sup> Stendhal utilise une description semblable sur lui-même, citation très connue de son roman *Le Rouge et le Noir*, « Un roman : c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. »

« Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être ; moi, je le prend tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. J'aime aussi les êtres exceptionnels ; j'en suis *un*. Il m'en faut d'ailleurs pour faire ressortir mes Êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques. Vous, vous ne sauriez pas ; vous faites bien de ne pas vouloir regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de femme. »<sup>126</sup>

Par cette description on voit que sa manière d'écrire appartient beaucoup plus au courant romantique qu'au réalisme selon Balzac. En même temps, ce roman est souvent comparé avec *Le Rouge et Le Noir* de Stendhal et les études de mœurs de Balzac. Vu les portraits féminins et la présentation de l'institution du mariage, notre auteur dévoile son influence du réalisme, mais par le dénouement imaginaire dans ce roman, elle montre sa préférence pour le merveilleux et l'idéalisation que l'on s'est habitués à reconnaître dans les œuvres romantiques.

---

<sup>126</sup> *Histoire de ma vie*, p. 630

## Chapitre VI

### *Femme esclave versus l'individu libre dans Indiana*

«Indiana lui tournait le dos, elle était enveloppée d'une pelisse doublée de fourrure. Par un étrange hasard, c'était la même que Noun avait prise à l'heure du dernier rendez-vous pour aller à sa rencontre dans le parc. »<sup>127</sup>

Nous voilà au beau milieu de l'intrigue du roman. Pour commencer l'analyse, je ferai d'abord un résumé de l'intrigue telle qu'elle se déroule. Dans le passage ci-dessus nous sommes déjà introduits à trois personnes qui tous jouent un rôle important, donc Indiana, Noun et Raymon. En plus, ce sont le personnage de Delmare et celui de Ralph. L'intrigue se déroule autour de ces cinq personnes où l'héroïne est Indiana. Elle est l'épouse de M. Delmare. N'ayant que l'âge de dix-neuf ans, elle est beaucoup plus jeune que son époux le colonel. Elle est décrite comme une femme faible et souffreteuse qui ne supporte pas son mariage. Ancien militaire de l'Empire, M. Delmare se trouve maintenant dans l'industrie. Historiquement, on se trouve en face d'une France au début de l'ère industrielle et la période de colonisation. C'est la période de La Restauration.

Au début du roman nous rencontrons Les Delmare et Ralph qui se trouvent dans un salon au castel de la Brie. M. Delmare craint qu'il y ait des voleurs dans sa fabrique et quand son factotum entre dans le salon pour le prévenir, il en profite pour aller surveiller son territoire. Tandis que le mari est absent, sa femme éprouve un malaise.<sup>128</sup> Ralph, le troisième personne dans ce ménage s'occupera d'elle. Il est le voisin des Delmare et par alliance le cousin d'Indiana. Ils ont tous les deux grandi dans l'île de Bourbon.<sup>129</sup> Ils se connaissent depuis l'enfance. Noun, la femme de chambre d'Indiana et également sa sœur de lait, entrera plus tard dans le salon pour s'occuper de sa maîtresse. Ralph remarque une nervosité chez la femme de chambre.

---

<sup>127</sup> *Indiana*, p. 190

<sup>128</sup> Dans la préface de Béatrice Didier, celle-ci signale que George Sand a souffert des mêmes malaises que ceux décrits dans *Indiana*. Dans l'abondante correspondance de George Sand, elle écrit entre autres que ses malaises se faiblissent de plus en plus quand sa nouvelle vie commence.

<sup>129</sup> Aujourd'hui L'île de Réunion

Revenant de la chasse des voleurs, M. Delmare emporte une personne blessée. On parle ici de M. de Ramière dont le prénom est Raymon. M. Delmare l'avait surpris quand celui-ci était en train d'escalader le mur du jardin. Le croyant être un voleur, M. Delmare l'a presque tué avec son fusil.

Guérie du malaise, Indiana se charge de le soigner. Ayant la nature jalouse, son mari n'aime pas la manière de laquelle sa femme s'occupe de cet intrus. Il la soupçonne avoir une intrigue amoureuse avec cet homme, mais en interrogeant son jardinier, il apprend qu'il s'agit plutôt d'une intrigue entre Noun et M. de Ramière. Voilà la raison pour laquelle Ralph a remarqué une nervosité chez celle-ci. Avant de revenir soigner sa maîtresse, elle a rendez-vous avec M. de Ramière dans le jardin. Quand elle apprend que M. Delmare s'y trouve, elle s'inquiète de son amant.

M. de Ramière est le nouveau voisin des Delmare. Il est issu d'une famille aristocratique, pas un simple voleur comme l'avait d'abord cru M. Delmare. Au moins pas un voleur en sens commun du mot. En ce qui concerne le cœur des femmes on peut bien estimer qu'il est ni honnête ni prudent. Il dévoilera un comportement de plus en plus égoïste. C'est maintenant que l'intrigue commence. Cet homme, épris d'abord de Noun, puis d'Indiana, compliquera la vie de ces deux femmes.

Pour Noun, la pauvre créole passionnée, cette intrigue amoureuse se termine dans le malheur. Abandonnée et enceinte, elle ne supporte pas la pensée que l'homme qu'elle aime si ardemment s'éprenne de sa maîtresse. Pour elle, la solution sera la mort. Elle se noie dans l'étang du jardin. Indiana est celle qui la trouve flottant dans l'eau. Après le suicide de Noun et l'épisode précédant son sort tragique, Indiana prend la décision d'oublier Raymon. Mais son mari le souhaite autrement. Sa nature jalouse le fait inviter celui-ci à la maison pour voir la réaction de sa femme. Bien qu'elle soit amoureuse de cet homme, elle ne s'abandonnerait à lui que si celui-ci renonce à tout pour être avec elle. Une chose que cet homme égoïste ne fera jamais. La passion qu'il éprouve pour Indiana est différente de celle éprouvée pour Noun, mais il ne risquera pas son nom et sa fortune pour une passion. Il croit l'aimer, mais de tels sentiments il n'est pas capable. L'homme du monde, l'accès à la vie mondaine sera pour lui le plus important.

Pour Indiana, il s'agit d'un amour romantique. Elle rêve d'une autre vie que celle dans la maison de son mari. Elle ne supporte plus cette vie conjugale. L'éloquence romantique de Raymon la fait rêver du bonheur. Ralph s'aperçoit très tôt



de cette intrigue amoureuse. Homme sensible, il est amoureux d'Indiana depuis l'enfance. En ce qui concerne le mariage avec M.Delmare, il n'éprouve pas de jalousie, mais envers M. de Ramière, il en éprouve parce qu'il comprend qu'il s'agit d'amour de la part de sa cousine. Son amour envers Indiana le fait aider sa cousine à camoufler l'intrigue. Vivant dans le malheur, Indiana pense souvent à se suicider, mais la première fois qu'elle le tente, Ralph vient à son secours.

À cause d'une ruine totale de M. Delmare, les époux sont contraints de quitter la France pour s'installer à l'île de Bourbon. Là, l'ancien militaire « devient un exploitant colonial ».<sup>130</sup> Indiana mène sa vie en solitude tandis que son mari s'occupe du commerce avec l'Inde et la France. Ralph rejoint les Delmare un peu plus tard.

Après avoir reçu une lettre de Raymon, Indiana prend la décision de quitter son mari pour aller rejoindre celui qu'elle aime. Revenue en France, elle apprend qu'il s'est marié avec une autre femme. Par cette alliance, il est maintenant le maître de l'ancienne maison des Delmare. Toute désespérée, Indiana ne voit d'autres solutions que celle de se suicider. Encore une fois Ralph vient à son secours. Cette fois-ci, pas pour l'empêcher de se suicider, mais pour l'accompagner. Il lui avoue son amour et Indiana comprend que Ralph est l'homme qu'elle devrait avoir aimé au lieu de Raymon. Les deux malheureux retournent à l'île de Bourbon pour ensemble « se précipiter dans le torrent »<sup>131</sup>. Un dénouement qui paraît triste, mais l'histoire ne s'arrête pas là. Un ans plus tard, celui qui nous raconte l'histoire est en voyage. Il rencontre Ralph et par les yeux de narrateur, on apprend que Ralph et Indiana mènent leur vie tout tranquillement dans cette jolie île de Bourbon. A la fin, tout se termine dans le bonheur, un bonheur imaginaire plutôt que réel.

« Par une soirée d'automne pluvieuse et fraîche, trois personnes rêveuses étaient gravement occupées, au fond d'un petit castel de la Brie, à regarder brûler les tisons du foyer et cheminer lentement l'aiguille de la pendule. Deux de ces hôtes silencieux semblaient s'abandonner en toute soumission au vague ennui qui pesait sur eux ; mais le troisième donnait des marques de rébellion ouverte : il s'agitait sur son siège, étouffait à demi haut quelques bâillements mélancoliques, et frappait la pincette sur les

---

<sup>130</sup> *Indiana*, La préface de Béatrice Didier

<sup>131</sup> *Indiana*, p. 330

bûches pétillantes, avec l'intention marqué de lutter contre l'ennemi commun. »<sup>132</sup>

L'incipit du roman signale l'atmosphère de laquelle on va faire de plus en plus connaissance quand nous poursuivons notre lecture. Par ces premières descriptions, on sent vite qu'il s'agit d'une atmosphère lourde, une atmosphère qui pèse sur les personnages dans le roman. Qu'il y ait une différence ou peut-être une mésentente entre ces trois personnes sera également indiquée par la description du comportement de ces trois personnes. On apprend que celui qui se rebelle, celui qui n'arrive pas à rester calme, est l'époux d'Indiana. Voilà une description de celui-ci :

« ... ;excellent maître devant qui tout tremblait, femme, serviteurs, chevaux et chiens. »<sup>133</sup>

Cette première description de M. Delmare n'est pas flattante. Celui qui nous raconte l'histoire nous donne une présentation plutôt défavorable de l'époux d'Indiana. L'ancien militaire<sup>134</sup>, il est décrit comme une personne désagréable, violente, jaloux et amère tandis que sa femme est présentée comme un être jeune, jolie et frêle :

« Il était l'époux d'une jeune et jolie femme,... »<sup>135</sup>

Dans le passage ci-dessous, la mésentente entre les époux n'est plus indiquée, mais au contraire confirmée :

« Mais peut-être la jeune et timide femme de M.Delmare n'avait-elle jamais encore examiné un homme avec les yeux ; peut-être y avait-il, entre cette femme frêle et souffreteuse et cet homme dormeur et bien mangeant, absence de toute sympathie. »<sup>136</sup>

---

<sup>132</sup> *Indiana*, p. 49

<sup>133</sup> *Indiana*, p. 49

<sup>134</sup> Très souvent, les critiques ont confondu M. Delmare avec le mari de George Sand. Dans *Histoire de ma vie*, elle nie cette ressemblance parce que son mari n'était ni vieux ni colonel de l'Empire. « Il n'a jamais été que sous-lieutenant d'infanterie, et il n'avait que vingt-sept ans quand je l'ai épousé. » (*Histoire de ma vie*, p.68)

<sup>135</sup> *Indiana*, p. 50

<sup>136</sup> *Indiana*, p. 51

Une première lecture d'*Indiana* indique qu'il y a plusieurs thèmes à étudier dans ce roman, mais comme c'est surtout l'aspect féminin qui nous intéresse ici, je me limiterai à celui du mariage et celui de la femme esclave, deux thèmes entre lesquels il y a une interdépendance. Comme écrit plus haut, le mariage des Delmare nous donne un tableau à peu près précis d'un mariage de cette époque où le Code Napoléon réglementera la vie des Français. Ce Code réglemente surtout la vie des jeunes Françaises.

Pour quelle raison ?

D'abord, par une citation de George Sand, on verra comment ce Code restreint la vie des femmes ;

« Sa manière d'être et ses paroles sans détour me prouvaient qu'il considérait comme nulles les promesses deux fois faites et deux fois signées. C'était son droit, le mariage le veut ainsi ; dans notre législation, l'époux étant le maître, le maître n'est jamais engagé envers celui qui n'est maître de rien »<sup>137</sup>

Dans ce passage-ci, George Sand parle de son propre mariage et de sa séparation. Ce qu'elle dit ici montre la législation napoléonienne. Comme l'indique l'article 213 plus haut, le mari est le maître de son épouse, comme le père l'était avant que la fille s'est mariée. Dans le cas de George Sand, comme son père est mort, c'est à la mère qu'est donnée la tutelle. Et voilà, comme notée plus haut, l'une des raisons pour laquelle notre auteur s'est mariée avec Casimir, donc pour s'échapper de la tutelle de sa mère. Quelques pages après la citation ci-dessus, elle poursuit la discussion en parlant de la séparation qui est jugée en sa faveur le 16 février 1836. Elle se trouve maintenant dans une situation où elle sera de nouveau le maître à Nohant. Elle est également confiée « la garde et l'éducation de [son] fils et de [sa] fille. »<sup>138</sup> Désormais maîtresse de sa vie et de ses biens.

---

<sup>137</sup> *Histoire de ma vie*, p. 755-756

<sup>138</sup> *Histoire de ma vie*, p. 760

« En épousant Delmare, elle ne fit que changer de maître ; en venant habiter le Lagny, que changer de prison et de solitude. »<sup>139</sup>

Telle est la situation d'Indiana quand nous faisons connaissance de cette femme. On rencontre une femme qui souffre dans son mariage parce qu'elle y est par la raison de contrainte, « ...et que résister mentalement à toute espèce de contrainte morale était devenu chez elle une seconde nature, un principe de conduite, une loi de conscience. On n'avait point cherché à lui en prescrire d'autre que celle de l'obéissance aveugle. »<sup>140</sup> Encore une fois, par le portrait d'Indiana, on voit l'importance de la bonne éducation. Cette jeune femme se trouve dans une situation insupportable où elle ne jouit d'aucune liberté. Avec Indiana, George Sand nous donne encore un exemple d'une femme qui n'arrive pas à se débrouiller dans la société par l'unique raison qu'elle ne sait pas comment. Elle n'a pas reçu le savoir nécessaire. D'une part, la description d'Indiana peint une femme typique de son époque, mais d'autre part, par le fait qu'elle éprouve une telle aversion envers son mari par la raison qu'elle considère cet amour comme un devoir, on voit qu'il y a dans son âme une lutte contre l'oppression de laquelle elle est victime. Son combat muet auprès du mari en est témoin. C'est le seul combat qu'elle connaisse.

« N'était-elle pas née pour l'aimer, cette femme esclave qui n'attendait qu'un signe pour briser sa chaîne, qu'un mot pour le suivre ? »<sup>141</sup>

Le passage ci-dessus indique l'un des thèmes majeurs dans le roman. L'image de la femme esclave. Le mariage est pour la femme une prison. La chaîne conjugale comme le verrou d'une cage. La femme mène sa vie comme un oiseau enfermé dans sa cage. La bonne éducation devient pour elle la clef de laquelle elle aura besoin pour échapper de sa cage. Sans cette clef, elle se voit réduite à rien si elle n'a ni mari ni fortune. Le sort d'Indiana quand elle tente de se débrouiller à Bordeaux en est un bon exemple. Là, elle se trouve dans une situation où elle sera

---

<sup>139</sup> *Indiana*, p. 88

<sup>140</sup> *Indiana*, p. 89

<sup>141</sup> *Indiana*, p. 90

abandonnée à elle-même. Elle y est sans argent sans mari. Elle se voit réduite à personne inconnue quand elle est hospitalisée.

« Mais Indiana n'avait sur elle, au moment où on l'avait portée à l'hôpital, aucun papier qui pût faire connaître son nom. Elle avait été inscrite sous la désignation d'*inconnue* sur les registres de l'administration et sur ceux de la police [...] »<sup>142</sup>

Dans son mariage avec M. Delmare, Indiana connaît parfaitement sa place. Elle sait qu'elle doit obéissance à son mari, que celui-ci est son seigneur et elle-même la servante. Mais elle ne lui donne pas ses pensées. Elle le laisse comprendre que tout ce qu'elle fait, elle ne le fait que par obéissance, pas par sa propre volonté. Pour le mari, bien qu'il soit le maître, ce mariage ne le rend pas heureux. Voyant la souffrance de sa femme le révolte. Indiana n'éprouve que de l'aversion auprès du mari. Ayant la nature violente et jalouse, le mari montre un comportement qui produit encore plus de dégoût de la part de sa femme.

Voilà la critique que George Sand porte sur cette institution. A cause de la législation napoléonienne, les époux se trouvent dans cette constellation où ni l'un ni l'autre est heureux. De quoi bon sert une institution comme telle ?

« Car sa femme avait dix-neuf ans, et, si vous l'eussiez vue enfoncée sous le manteau de cette vaste cheminée de marbre blanc incrusté de cuivre doré ; si vous l'eussiez vue, toute fluette, toute pâle, toute triste, le coude appuyé sur son genou, elle toute jeune, au milieu de ce vieux ménage, à côté de ce vieux mari, semblable à une fleur née d'hier qu'on fait éclore dans un vase gothique, vous eussiez plaint la femme du colonel Delmare, et peut-être le colonel plus encore que sa femme. »<sup>143</sup>

Ici, c'est le narrateur qui s'adresse au lecteur. Il entretiendra une conversation avec le lecteur jusqu'à la fin du récit<sup>144</sup>. Ce narrateur est donc un homme, mais on peut estimer que la voix du narrateur se mélange de celle de l'auteur. Voilà encore un

---

<sup>142</sup> *Indiana*, p. 292-293

<sup>143</sup> *Indiana*, p. 50

<sup>144</sup> Par cette conversation du narrateur, on voit l'influence de Diderot, une influence qui est bien plus frappante dans la première édition comme l'écrit Béatrice Didier dans sa préface d'*Indiana*.

exemple de l'ambiguïté du nom George. Avec son pseudonyme elle attribue à elle-même la possibilité de prendre l'avis de n'importe quel personnage. On peut se demander si c'est surtout la voix de George Sand ou plutôt celle d'Aurore qui se mêle dans l'histoire. Ou peut-être toutes les deux ?

Il me semble que la voix d'Aurore se manifeste plutôt comme un adieu à son passé tandis que la voix de notre auteur fait de la critique de l'institution du mariage.

Quand nous lisons ce roman, nous croyons d'abord reconnaître un mariage typique de cette époque. Que ce roman donne un tableau de l'institution du mariage se montre tôt dans le récit, mais comment se déroule-t-elle dans la société de cette époque ? Le mariage est présenté comment dans ce roman ? Et la femme, quelle est sa représentation ici ? En continuant l'analyse, je chercherai à éclairer ces questions-ci.

Avec les propos en ce qui concerne le mariage des Delmare, on peut également estimer que le narrateur fait allusion au mariage d'Aurore Dudevant. Bien que notre auteur nie sa présence dans l'œuvre, il y a plusieurs descriptions qui sont très probablement prises de sa propre vie. Comme plusieurs critiques l'ont déjà dit, ce roman semble faire allusion au mariage tel que le Code Napoléon l'indique. On pourrait dire que l'on y voit un mariage conforme à la pensée régnante à cette époque, mais en même temps ce mariage n'est pas tout à fait typique. L'auteur nous montre un mariage contracté selon les lois napoléoniennes. Les apparences paraissent conformes à l'image de l'époque, mais à l'intérieur de ce ménage, on apprend que tout ne se passe selon les demandes de la société.

Il y a dans ce mariage une femme qui ne supporte pas sa situation. A cette époque, on trouve plusieurs mariages qui ressemblent à celui d'Indiana, mais très souvent les femmes souffrent sans rien dire. Elles acceptent leur destin parce qu'elle ne connaissent d'autres que celui-ci. En ce qui concerne l'héroïne dans ce roman, je trouve qu'elle se distingue un peu des autres. On y voit une femme qui souffre en silence, mais cette souffrance est si grande qu'elle affectera sa santé. Elle n'arrive ni à s'adapter aux demandes de la société ni de se libérer de la chaîne conjugale. Elle se trouve dans une situation où elle ne se sent pas à l'aise en même temps que son âme sensible lui signale que cette situation ne lui convient pas. Pour cette raison, sa situation devient encore pire. Elle se sent triste et malheureuse dans son mariage, mais ayant la nature passive, elle ne cherche pas à améliorer sa situation. Elle n'attend que passivement espérant que sa vie un jour prendra une autre direction.

Au lieu de chercher elle-même un moyen pour échapper de sa situation insupportable, elle y demeure parce qu'elle n'a pas de savoir nécessaire. Son seul savoir c'est qu'elle se trouve dans une situation où elle ne veut pas être et qu'elle y est à cause d'une législation non favorable à la femme. C'est pourquoi il n'y a dans son âme qu'une révolte muette. Elle connaît trop son état d'infériorité.

« Avec une femme moins polie et moins douce, il eût été craintif comme un loup apprivoisé ; mais cette femme était rebutée de son sort ; elle ne se donnait pas la peine de chercher à le rendre meilleur. »<sup>145</sup>

Le mariage de ces deux personnes, qui selon le sens d'un pacte conjugal devrait suppléer l'un et l'autre, se montre plutôt comme l'image d'une antithèse. Entre les deux il n'y a aucune communication. Par ce que George Sand écrit sur son propre mariage et tous les descriptions dans *Indiana*, sa critique se concentre en particulier sur l'institution du mariage telle qu'elle est construite étant soumise à la législation napoléonienne. Comme notre auteur croit au mariage, elle n'aspire pas à faire cesser l'institution elle-même. Sa critique se porte plutôt sur la manière que cette institution se manifeste dans cette période du Code Napoléon. Ce sont ces lois-ci qui corrompent l'institution du mariage. Au lieu d'avoir une législation qui crée de la dissymétrie entre les époux, l'intention de cette institution devrait être celle de créer une unité entre deux personnes qui s'entendent parfaitement. Ici, notre auteur parle de ses propres expériences dans son mariage avec Casimir. Avec son mari, elle mène sa vie dans une ambiance pleine de controverses et de mésententes. Selon notre auteur, il faut commencer par changer à la fois la législation et le système éducatif pour créer un mariage tel qu'elle le souhaiterait. Par sa critique de cette institution on voit encore une fois comment l'importance d'une enfance libre va comme un fil conducteur dans ses romans.

« Art.214

La femme est obligée d'habiter avec le mari, et de le suivre partout où il juge à propos de résider : le mari est obligé de la recevoir, et de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie, selon ses facultés et son état. »<sup>146</sup>

---

<sup>145</sup> *Indiana*, p. 135

<sup>146</sup> *La femme et le Code civil dans la Comédie Humaine.*, p. 204

Selon la loi, « la femme est obligée d'habiter avec le mari », mais entre Aurore et son mari, on a réussi à se mettre d'accord sur le *modus vivendi*. Cet accord montre la force de notre auteur. Elle éprouve, comme le fait également Indiana dans son mariage, un sentiment de vouloir se suicider, mais son caractère fort la fait surmonter des épreuves comme tels. Sa force se distingue de la passivité que l'on apprend à connaître chez l'héroïne du roman. Quand son mari prend la décision de quitter la France, Indiana se sent à la fin obligée de l'accompagner. Avant du départ pour La Bourbon, elle fait sa première tentative d'échapper de la chaîne conjugale, mais par manque de la connaissance nécessaire, au lieu de chercher une solution, le refus de son amant la pousse à son premier essai de suicide. Elle ne trouve pas de force de surmonter l'abandon de l'amant. C'est Ralph qui vient à son secours et la ramène à la maison de son mari. Elle n'obéit que passivement et acceptera encore une fois son destin sans savoir comment s'en sortir.

Ce roman décrit le mariage des Delmare vue surtout par les yeux d'Indiana et ceux du narrateur. La représentation d'Indiana dans ce mariage nous montre comment elle est soumise aux lois favorables à l'homme. D'une part, on peut assumer qu'elle soit une femme typique de cette époque, mais d'autre part que non. Tout d'abord on la considère comme une femme très faible et souffreteuse, mais plus tard on verra comment elle se révolte en silence contre ce mari qu'elle n'aime pas.

Dans *Indiana*, George Sand nous donne plusieurs portraits des femmes différentes. L'héroïne est donc Indiana. De plus, nous y rencontrons Mme de Ramière, Mme de Carvajal et Noun. Commençons d'abord avec une description de la dernière. Comme dit dans le résumé, Noun est la femme de chambre d'Indiana et la sœur de lait de celle-ci. Hors l'amitié entre Ralph et Indiana, Noun est la seule amie de l'héroïne. Cette femme est décrite comme un être passionné et vivant. Grandies à l'île de Bourbon, Noun et Indiana se connaissent depuis l'enfance<sup>147</sup>.

C'est à son amie seule que notre héroïne ose ouvrir son cœur sensible et blessé. Au lieu d'être passive et souffreteuse comme sa maîtresse, Noun est plutôt décrite comme un être spontané. Elle agit selon son cœur sans penser trop aux convenances. Elle n'est pas cultivée comme Indiana, mais dans son âme il y a une

---

<sup>147</sup> Peut-être George Sand pense à son amie d'enfance quand elle décrit l'amitié entre ces deux femmes ? Mais ici, c'est d'abord l'intrigue amoureuse qui les sépare, puis la mort.



passion que connaissent seules des personnes sans éducation. C'est une passion naïve et spontanée comme on le voit dans l'intrigue amoureuse qui se passe entre elle et M. de Ramière. Bien que la vie de Noun se termine dans le suicide, le souvenir d'elle reste présent dans le récit. Elle ne cesse jouer un rôle important pendant toute l'histoire.

Les deux autres personnages féminins sont celui de Mme de Ramière et celui de Mme de Carvajal. Avec ces deux femmes, l'auteur nous montre à la fois une image de la sagacité et des préjugés dans la société. On peut dire que Mme de Ramière, la mère de Raymon, fait allusion à la sagacité, tandis que Mme de Carvajal, la tante d'Indiana, nous fait penser aux préjugés.

Dans ce roman on est donc introduit à quatre femmes, chacune différente des autres. On peut se demander pourquoi l'auteur a fait un choix comme tel.

Quand on fait connaissance des trois personnages masculins, on apprend qu'ils font tous les trois allusion aux idées politiques à cette époque. M. de Delmare « regrettait les beaux jours de l'Empire, où les bras manquaient à la terre et le pain aux familles[...] Cet homme était toujours au lendemain de Waterloo. »<sup>148</sup>. En ce qui concerne Ralph et Raymon, le premier « allait donc toujours soutenant son rêve de république d'où il voulait exclure tous les abus, tous les préjugés, toutes les injustices ; projet fondé tout entier sur l'espoir d'une nouvelle race d'homme. » et le dernier « soutenait sa doctrine de monarchie héréditaire, aimant mieux, disait-il, supporter les abus, les préjugés et les injustices, que de voir relever les échafauds et couler le sang innocent. »<sup>149</sup>

Au lieu de faire allusion à la politique, ces femmes révèlent l'âme féminine, en particulier celle de Noun et d'Indiana. À cette époque, la politique appartient au domaine masculin. Les femmes ne s'y intéressent pas et ne s'en mêlent pas.

S'il y a des femmes qui s'y intéressent, elles ne sont pas prises au sérieux<sup>150</sup>. En ce qui concerne Madame de Ramière et Madame de Carvajal, toutes les deux beaucoup plus âgées qu'Indiana et Noun, je le trouve suffisant d'indiquer leur place dans la société et leur rôle auprès de l'héroïne. Concernant les personnages de

---

<sup>148</sup> *Indiana*, p. 169

<sup>149</sup> *Indiana*, p. 167

<sup>150</sup> Comme le montrent le déguisement et le pseudonyme de notre auteur.

Noun et celui d'Indiana, on se trouve en face du thème essentiel, celui de la femme esclave. Quand nous sommes dans la discussion autour de ce thème-ci, il y a un autre thème qui me semble important à propos de la femme esclave. Alors, la comparaison de la femme esclave avec l'individu libre s'impose. Ce n'est qu'en abordant cette question que l'esprit de notre auteur se manifeste. Cette femme ne rêve que d'être libre. La possibilité de s'épanouir pleinement est essentielle pour elle.

Mais reprenons d'abord la description des vieilles femmes. Madame de Carvajal est la tante d'Indiana. Elle est une femme aisée. Elle se trouve toujours là où il y a quelque chose à gagner, soit de l'argent, soit une bonne réputation. Ses opinions suivent ses intentions. Quand M. de Delmare va monter sa fabrique, c'est la tante d'Indiana qui fait des contributions économiques, mais le jour où elle apprend la situation<sup>151</sup> de sa nièce, elle l'abandonne sans regret. Pour une telle femme, ce qui compte, ce sont plutôt les apparences que la famille. Madame de Carvajal représente les préjugés de la société, préjugés contre lesquels notre auteur lutte pendant toute sa vie. Quant à Madame de Ramière, elle ne se soumet pas à l'empire des préjugés. Bien que son fils soit éduqué de la même manière que le reste de la population masculine, cette femme se distingue de la majorité. George Sand s'est sans doute inspirée de la personnalité de sa propre grand-mère pour créer le personnage de Mme de Ramière. L'image d'une femme sage et bienveillante se dévoile au lecteur. Elle est la mère de celui qui plus tard rendra Indiana malheureuse et l'entraînera dans l'abîme. Dès le début, il s'établit entre ces deux femmes un lien fort. Pour Indiana, Madame de Ramière n'éprouve que de la bonté. Elle voit sa fragilité. En l'introduisant à sa mère, Raymon croit faciliter le rapprochement entre Indiana et lui-même, tandis que pour elle, la mère de Raymon sera un soutien.

On voit par les portraits de ces deux femmes que notre auteur dévoile la diversité de la société. Bien qu'il y ait une majorité contre laquelle il faut lutter, il y a certains qui montrent à la fois de l'esprit et de la raison. Avec ces deux femmes, notre auteur crée deux images antithétiques. Elle oppose les préjugés à la sagacité.

---

<sup>151</sup> La première fois que Raymon abandonne Indiana, Mme de Ramière voit la situation désespérée de cette jeune femme. Elle rend visite à Mme de Carvajal espérant que celle-ci aura pitié de sa nièce. C'est dans ce cas-ci, que nous voyons la vraie Mme de Carvajal. Ses préjugés se montrent à nous les lecteurs.

En créant une telle antithèse, elle montre à la fois une femme typique de son époque et une femme qui réussit à garder sa dignité. Cette dernière fait autant partie du grand monde que Madame de Carvajal, mais elle demeure fidèle à ses idées. Avec ces deux femmes, le vrai et le faux s'opposent. Celle qui représente l'empire des préjugés dévoile la fausseté de la société, tandis que l'autre représente la raison. On peut dire que l'un maintient l'état d'esclavage tandis que l'autre contribue à améliorer cet état faible de la femme.

Etre femme esclave, qu'est-ce que cela implique ? En se posant cette question, il y a plusieurs réponses à formuler, mais selon ce que nous montre une lecture d'*Indiana*, être femme esclave dans ce contexte-ci porte sur la condition féminine en France au 19<sup>e</sup> siècle. L'esclavage dont la femme est la victime vient du fait qu'elle soit privée des droits desquels l'homme bénéficie en abondance. Elle se trouve dans un état faible où elle n'est pas libre. Avec l'héroïne de ce roman, notre auteur nous donne l'image d'une femme qui se trouve dans une telle situation. Au début du roman, Indiana ne paraît que faible et fragile, mais plus tard, le lecteur fera donc connaissance de son combat muet envers le mari.

Quel type de femme est-ce que c'est que notre auteur veut nous montrer ? Elle nie sa ressemblance avec l'héroïne, mais peut-être y a-t-il dans ce roman une autre femme avec laquelle elle pourrait être identifiée ?

Je ne m'opposerai pas à ce que l'auteur elle-même dit de cette ressemblance, mais j'estime qu'il y a quand même quelques traits communs. Entre notre auteur et Indiana, il m'a semblé d'abord qu'il y a un rapport antithétique, mais après une lecture plus appliquée, je vois entre l'âme d'Indiana et celle de notre auteur quelques ressemblances. Il y a plusieurs différences entre ces deux femmes, mais elles ne sont peut-être pas si différentes que notre auteur l'aurait souhaité ? Comme je l'ai dit plus haut, on peut voir ce livre comme un adieu à Aurore et un commencement de la vie de George. Par le portrait d'Indiana, notre auteur décrit une femme dans une situation typique de cette période, bien que son mariage ne semble pas être tout à fait comme tous les mariages à cette époque. Notre auteur n'est d'ailleurs pas une femme typique. La situation dans laquelle elle se trouve étant mariée avec Casimir est typique de l'époque, mais la femme décrite dans son autobiographie se distingue de la majorité de ses concitoyennes. Comme elle se distingue des autres, c'est pour

elle plus facile de créer des personnages qui ont un caractère un peu différent. C'est dans cette diversité qu'il me semble discerner l'image de notre auteur.

George Sand montre la faiblesse d'Indiana tout en lui donnant une volonté propre. Elle nous laisse comprendre que l'héroïne ne supporte sa situation que par obéissance, et non pas de sa propre volonté. Cette volonté se montre dans son combat muet envers le mari. C'est dans ce combat-ci que je trouve une ressemblance entre l'auteur et l'héroïne. Elles montrent toutes les deux une volonté forte, mais la différence entre les deux se dévoile quand on voit la passivité du personnage fictif opposée à la force de sa créatrice. Grâce à son enfance libre et l'éducation reçue de sa grand-mère et de son précepteur, notre auteur utilise sa volonté et sa force pour surmonter sa situation non-souhaitée tandis que l'héroïne reste passive jusqu'au jour où elle tente de se suicider après avoir été abandonnée par son amant. Voici un passage où l'on voit comment Indiana accepte passivement son état inférieur à l'homme :

« Reconnais-moi donc, s'écria-t-elle ; c'est moi, c'est ton Indiana, c'est ton esclave que tu as rappelée de l'exil et qui est venue de trois mille lieues pour t'aimer et te servir. »<sup>152</sup>

Indiana s'adresse à Raymon. Elle est revenue en France pour s'abandonner à lui, mais son rêve du bonheur tombera en ruine quand elle apprend que Raymon s'est mariée avec une autre femme, Mlle de Nagny<sup>153</sup>. Sur cette information, elle ne trouve d'autre solution que celle de se suicider. La ressemblance entre l'héroïne et notre auteur concerne surtout le combat muet d'Indiana. C'est dans ce comportement-ci qu'elle montre un peu de force, mais par manque du savoir nécessaire, elle ne sait pas comment en profiter. Son seul combat sera donc celui de se taire et de rendre l'ambiance dans la maison encore plus insupportable. Même si elle a de la force, cette force ne contribue pas à améliorer sa situation. C'est une force qui montre à la fois une ressemblance avec George Sand et une différence de celle-ci. Une ressemblance parce que toutes les deux ont de la force, une force qui se montre dans leur propre volonté, mais c'est notre auteur qui a la connaissance nécessaire

---

<sup>152</sup> *Indiana*, p. 296

<sup>153</sup> Avec cette femme, il y a un nouveau portrait féminin qui s'ajoute à ceux que j'ai déjà mentionnés. Une description d'elle va être reprise un peu plus loin.

pour en profiter. Pour Indiana, sa force ne se manifeste que comme un combat muet. Elle n'arrive pas à la tourner à profit. Au contraire, sa force lui donne plus de souffrance. Comme l'héroïne, Aurore souffre dans son mariage<sup>154</sup>, mais au lieu d'y rester, elle se crée une nouvelle vie où elle ne sera dépendante que d'elle-même. La force de notre auteur la fait agir tandis que la force de l'héroïne ne se manifeste que passivement dans son âme sensible.

« [...] ; sa lente maladie marchait maintenant avec activité, et cette femme si jeune et peut-être si forte, refusant de guérir, et cachant ses souffrances à l'affection peu clairvoyante et peu délicate de son mari, se laissait mourir sous le poids du chagrin et du découragement. »<sup>155</sup>

Quant au personnage de Noun, il me semble qu'il y a plus de ressemblance entre ce personnage-ci et notre auteur. Dans ce roman, Noun est décrite comme une femme sans éducation. Cette jeune femme n'est pas éduquée selon le système éducatif de cet époque. Comme Indiana, elle a grandi à l'île de Bourbon, ce paradis au beau milieu de la nature, mais n'étant pas issue de la même classe sociale que son amie, elle a eu une enfance plus libre que cette dernière. Une enfance libre au rythme de la nature. Avec son comportement, elle montre des traits passionnés et spontanés. Il y a dans son âme une vivacité tout à fait différente de l'âme passive d'Indiana. C'est dans ces traits de Noun que je trouve que la personnalité de notre auteur se révèle au lecteur.

Grâce à l'enfance à Nohant, notre auteur a réussi à garder sa vivacité et son caractère fort. Même si elle éprouve souvent de la tristesse, ces traits-ci lui donnent la force de poursuivre son propre chemin et de rester un individu libre. Sa personnalité le rend impossible de la mettre dans un état de femme esclave.

Noun est décrite comme un être plein de vivacité, mais en même temps, la lecture d'*Indiana* nous montre que son destin est très malheureux. Dans le cas de Noun, c'est tant sa classe sociale que son âme passionnée qui l'entraînent dans le malheur. N'étant que femme de chambre, elle n'a pas les moyens nécessaires pour

---

<sup>154</sup> Comme je l'ai déjà dit, elle éprouve entre autres les mêmes malaises que son héroïne, et la pensée du suicide n'est pas absente chez elle.

<sup>155</sup> *Indiana*, p. 125

résoudre son problème délicat,<sup>156</sup> et sa personnalité l'a rendue trop fière pour accepter l'argent de son amant. Quand elle apprend le double amour de son amant, son âme passionnée en a assez. Elle ne voit d'autres solutions que celle de se suicider.

« Moins généreuse que madame Delmare, mais plus adroite, froide et flatteuse, orgueilleuse et prévenante, c'était la femme qui devait subjuguier Raymon ; car elle lui était aussi supérieure en habileté qu'il l'avait été lui-même à Indiana. Elle eut bientôt compris que les convoitises de son admirateur étaient bien autant pour sa fortune que pour elle. »<sup>157</sup>

Ici, c'est l'image d'un autre personnage qui se dévoile à nous. C'est la femme avec laquelle Raymon se marie à la fin du roman, à savoir Mlle de Nagny. Cette jeune femme, on la rencontre pour la première fois dans la première partie du récit quand elle se moque de celui qui va plus tard être son mari<sup>158</sup>. Avec le portrait de Mlle de Nagny, George Sand nous montre un nouveau personnage féminin : « Pour elle, la vie était un calcul stoïque, et le bonheur une illusion puérile, dont il fallait se défendre comme d'une faiblesse et d'un ridicule. »<sup>159</sup> On distingue ici une femme différente de notre auteur et également différente des autres femmes dont nous sommes déjà familiers<sup>160</sup>. La femme de Raymon n'a pas l'âme sensible. Elle est une femme qui se débrouille parfaitement dans le monde. On voit dans ce personnage une femme qui, au lieu d'accepter l'état inférieur à l'homme, le tourne à son profit. Elle regarde le mariage comme une nécessité sociale, une nécessité qui lui assurera la fortune et la bonne place dans la société.

On se trouve maintenant en face de cinq portraits féminins. Cinq portraits qui tous sont différents les uns des autres. On peut se demander quelle est l'intention de notre auteur quand elle nous présente de tels portraits. D'abord, ces femmes font

---

<sup>156</sup> Son état de grossesse.

<sup>157</sup> *Indiana*, p. 289-290

<sup>158</sup> Mlle de Nagny et M. de Ramière se trouvent tous les deux au même bal chez l'ambassadeur d'Espagne. A ce bal, Raymon fait sa rentrée dans le monde. Tout le monde, sauf Mlle de Nagny, vante son allure charmante. Quant à la mademoiselle, elle l'appelle un Lovelace en disant qu'elle « ne [peut] pas souffrir les gens que tout le monde aime. » (*Indiana*, p. 79)

<sup>159</sup> *Indiana*, p. 290

<sup>160</sup> La seule femme avec laquelle je trouve qu'il y a peut-être une ressemblance, c'est Mme de Carvajal.

allusion aux différents types de femmes dans la société de notre auteur. Puis, elles, en particulier les plus jeunes de celles-ci, révèlent l'âme féminine.

De plus, avec ces portraits, notre auteur nous présente deux antithèses. La première, comme notée plus haut, est celle de Mme de Ramière et Mme de Carvajal. Ensuite, c'est celle de Mlle de Nagny et Indiana.

« Une Française, une personne du monde n'eût pas perdu la tête dans une situation si délicate ; mais Indiana n'avait pas d'*usage* ; elle ne possédait ni l'habileté ni la dissimulation nécessaires pour conserver l'avantage de sa position. »<sup>161</sup>

Ayant grandi à l'île de Bourbon, Indiana n'est pas une véritable Française, mais une femme créole. Dans cette distinction-ci, on peut de nouveau voir une critique de l'éducation surtout française. Mlle de Nagny est une jeune femme française qui a reçu l'éducation propice aux jeunes filles grandissant en France, tandis que l'héroïne a reçu l'éducation française entourée de la beauté de cette jolie île de Bourbon. Par la description de l'enfance d'Indiana, on apprend que son enfance s'est passée dans le malheur sous le toit d'un père violent et autoritaire. Pour cette raison, on ne peut pas dire que l'enfance de la créole a été mieux que celle de la Française, mais selon notre auteur, il y a dans l'âme des créoles une naïveté et une sensibilité que les Françaises n'arrivent pas à garder parce qu'elles sont trop tôt éloignées de leur état d'enfant pour être préparées à la vie conjugale. Dans cette idéalisation de l'enfance passée dans un lieu paradisiaque, il y a également un hommage à la nature. Encore une fois, George Sand nous montre comment elle considère la nature comme le lieu idéal pour élever un enfant.

« Le principal charme des créoles selon moi, c'est que l'excessive délicatesse de leurs traits et de leurs proportions leur laisse longtemps la gentillesse de l'enfance. »<sup>162</sup>

On a maintenant deux antithèses, mais il nous reste un autre portrait féminin qui se distingue des autres à la fois pour la raison que cette femme n'est pas issue de la

---

<sup>161</sup> *Indiana*, p.144

<sup>162</sup> *Indiana*., p.153

même classe sociale que les autres et parce qu'elle n'a pas reçu l'éducation présumée propice aux jeunes filles. On parle ici du personnage de Noun. C'est dans ce personnage que l'on peut tracer la liberté que notre auteur montre dans son comportement. Noun est soumise aux restrictions sociales à cause de sa classe inférieure, mais dans son âme il y a cette spontanéité et vivacité que les autres ne savent pas comment exprimer.

Créer un jeu sur des antithèses, est-ce cela qui révèle la présence de l'auteur dans son œuvre ?

Les deux romans dont j'ai déjà parlé contiennent tous les deux ce jeu d'antithèses. On y rencontre des personnages qui se distinguent l'un de l'autre qu'il s'agisse de leur destin ou de leur vie intime. Sans reprendre la discussion autour de l'androgynie chez l'auteur, je vais emprunter le terme d'Isabelle H. Naginski.<sup>163</sup> Dans l'introduction et le chapitre consacré au sujet de l'androgynie de George Sand, elle parle de la nature double de celle-ci. Elle en parle pour rendre compte des traits à la fois masculins et féminins dans le comportement de notre auteur. Au lieu de réserver ce terme de nature double uniquement à ces traits-ci, je trouve que l'on peut l'utiliser pour désigner la présence de notre auteur dans son œuvre. Avec son jeu d'antithèses, sa présence se manifeste encore plus. Les personnages que l'on y rencontre ont souvent des traits antithétiques les uns par rapport aux autres. On peut estimer que l'une des raisons pour laquelle elle crée des personnages ayant des traits comme tels, c'est parce que sa propre personnalité est tellement complexe qu'il serait difficile de le mettre dans un seul personnage. Il me semble que, sans s'en rendre compte, notre auteur puise dans son propre expérience quand elle écrit ses livres. Ni l'un ni l'autre de ses personnages n'incarnent entièrement le personnage de notre auteur. Quand elle crée des personnages des traits antithétiques, on peut dire qu'elle dévoile sa nature double. Cette nature double se manifeste aussi par voie du cadre extérieur dans ses romans. La manière dont elle oppose la nature à la ville et la province à la vie mondaine contribue à montrer sa complexité. Pour elle, une vie en pleine liberté se déroule le mieux quand l'individu a l'occasion de s'épanouir au milieu d'influences diverses. Que ce soit la nature ou la vie intellectuelle de Paris, elles jouent toutes les deux des rôles importants dans la

---

<sup>163</sup> Le terme de « nature double », p.59



formation de sa personnalité. Pour trouver la tranquillité dont elle a besoin, elle se retire à Nohant et, quand elle sent le besoin de nouvel inspiration, elle va à Paris. En même temps, pour respecter sa propre négation des ressemblances entre elle et ses personnages féminins, on peut aussi dire qu'il y a une absence de l'auteur par la raison que très souvent, elle construit son récit en utilisant un narrateur au lieu d'une narratrice.

## Conclusion

### *Le voyage de l'individu*

« La résignation n'est pas dans ma nature. C'est là un état de tristesse morne, mêlée à de lointaines espérances, que je ne connais pas. J'ai vu cette disposition chez les autres, je n'ai jamais pu l'éprouver. »<sup>164</sup>

Maintenant, quand nous quittons l'œuvre de notre auteur, c'est l'heure d'achever son portrait. À la lecture de son autobiographie et ses romans, l'image d'une femme d'esprit surtout libre se révèle à nous. Sa voix se mélange à celle du narrateur/de la narratrice pour accompagner le lecteur jusqu'à la dernière page. C'est une femme cherchant à la fois la solitude et l'amitié, une femme qui ose écouter son cœur. Une femme de grand courage dans une époque où l'idéal est la femme subordonnée. Élevée dans l'esprit de Rousseau à Nohant chez sa grand-mère et ayant un grand-père oiselier<sup>165</sup>, elle est entourée de la nature pendant toute sa vie. La nature est omniprésente dans sa vie littéraire comme dans sa vie intime. Pour elle, c'est l'amie la plus fidèle, qui lui donne la force dont elle a besoin pour tracer son propre chemin.

«En même temps il fît en courant un grand effort, comme pour ouvrir ses ailes, et, soit que le désir qu'il en avait lui en eût fait pousser, soit que tout ceci fût un rêve de la fièvre et de la faim, il sentit qu'il quittait la terre et qu'il s'envolait dans la direction que suivaient les esprits voyageurs. »<sup>166</sup>

---

<sup>164</sup> *Histoire de ma vie*, p., 804-805

<sup>165</sup> Son grand-père maternel qui est mort avant sa naissance.

<sup>166</sup> George Sand, *Contes d'une grand-mère*, Paris, Editions Flammarion, 2004[1873,1876], p., 162

Dans le conte *Les ailes de courage*, George Sand, à l'âge de grand-mère, raconte une histoire d'apprentissage à ses petits-enfants. Elle raconte la vie de Clopinet qui va trouver dans la nature la force pour surmonter ses difficultés et à la fin de sa vie va être réuni avec la nature sous l'image d'un oiseau. Cette image de l'oiseau est fréquente dans l'œuvre de George Sand. Après avoir lu son autobiographie, le personnage de George Sand me fait penser à elle comme étant elle-même un oiseau. Un oiseau qui a réussi à quitter sa cage pour voler de ses propres ailes. Grâce à son éducation, notre auteur réussit à garder ses ailes de courage à jamais. Voilà notre auteur – un oiseau qui jusqu'à la fin réussit à s'épanouir tout librement. Son personnage se présente donc à nous comme l'individu libre. Mais, selon notre auteur, la liberté et la libération de la femme, est-ce que cela implique une vie uniquement heureuse ? Avec ses romans *Pauline* et *Indiana*, elle nous donne l'occasion de faire connaissance avec certains personnages féminins. Elle nous présente plusieurs portraits qui réussissent tous, chacun de leur manière, à nous révéler l'interdépendance entre la bonne éducation et la création de l'individu libre. Ni Pauline ni Laurence ni Indiana mènent leur vie en bonheur. Elles sont toutes les trois victimes d'une mauvaise éducation et n'arrivent pas à s'échapper de leur destin. En ce qui concerne notre auteur, elle parle beaucoup de ses douleurs et de sa souffrance féminine. Elle nous laisse savoir que sa vie lui a donné du chagrin, mais que cela a été une bonne vie parce qu'elle l'a vécue en pleine liberté. Selon notre auteur, l'essentiel, ce n'est pas d'éprouver du bonheur, mais de faire un bon usage de sa vie.

« Ce qui empêche de vivre, c'est de ne pas faire usage de sa propre vie, ou d'en faire usage contraire aux conditions de sa propre vie. »<sup>167</sup>

---

<sup>167</sup> *Histoire de ma vie*, p. , 805

## Bibliographie

**AMBRIERE, Madeleine et al.**, *Précis de LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE*, Paris, PUF, 1990

**BADINTER, Elisabeth**, *L'Un est l'autre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1986

**BERNARD-GRIFFITHS, SIMONE et José-Luis Diaz**, *Lire histoire de ma vie de George Sand*, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006

**CHONEZ, Claudine**, *George Sand*, Paris, Éditions Seghers, 1973

**DIAZ, Brigitte et al.**, *George Sand Pratiques et imaginaires de l'écriture*, colloque international de Cerisy-la-Salle 1<sup>er</sup> juillet 2004, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006

**DIDIER, Béatrice**, *George Sand écrivain « Un grand fleuve d'Amérique »*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998

**FAILLIE, Marie-Henriette**, *La femme et le Code civil dans La Comédie Humaine d'Honoré de Balzac*, Paris, Didier, 1968

**FÉNELON**, *Education Dialogues De l'éducation des filles*, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1854[1687]

**LECLERQ, Pierre-Robert**, *George Sand Les années Aurore*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2004

**LÉVY, Marie-Françoise**, *De mère en filles l'éducation des françaises 1850/1880*, Paris, Calmann-Lévy, 1984

**MARÉCHAUX, Pierre**, *Mythologie grecque et romaine*, Paris, Nathan, 2002[1995]

**MARKALE, Jean**, *La femme Celte*, Paris, Payot, 1973

**MAYEUR, Françoise**, *L'éducation des filles en France au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1979

**NAGINSKI, Isabelle Hoog**, *George Sand Writing for her life*, New Brunswick and London, Rutgers University Press ,1991

**REID, Martine** et al., *George Sand Littérature et politique*, Collection « Horizons Littéraires », Nantes, Éditions Pleins Feux, 2007

**ROUSSEAU**, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966[1762]

**SAND, George**, *Histoire de ma vie*, Paris, Librairie Générale Française, Le livre de poche, 2004[1854-1855]

**SAND, George**, *Indiana*, Paris, Éditions Gallimard, folio classique,1984[1832]

**SAND, George**, *Contes d'une grand-mère*, Paris, Éditions Flammarion, 2004[1873,1876]

**SAND, George**, *Pauline*, Paris, Gallimard, folio, 2007[1839]

**SONNET, Martine**, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Les éditions du Cerf, 1987

**VERMEYLEN, Pierre**, *Les idées politiques et sociales de George Sand*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984

#### **Sites d'internet :**

[www.linternaute.com/biographie/madame-de-maintenon](http://www.linternaute.com/biographie/madame-de-maintenon)

[www.fr.wikipedia.org](http://www.fr.wikipedia.org)

[www.georgesand.culture.fr](http://www.georgesand.culture.fr)